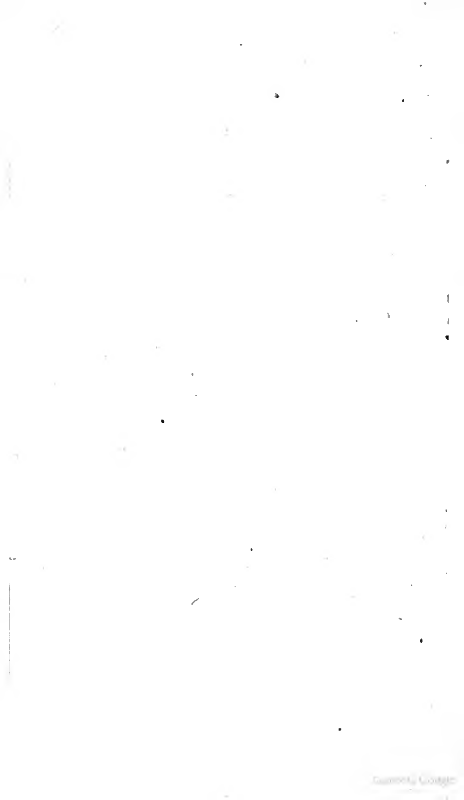
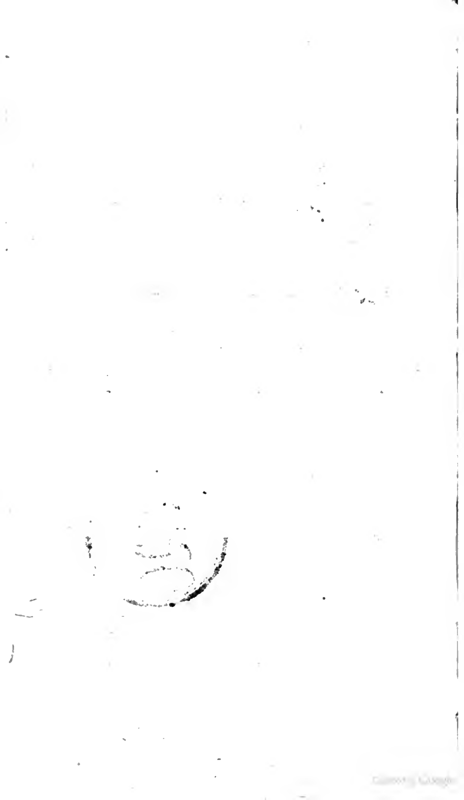

VITTORIO EM. III



ANALYSE CRITIQUE

DES FAITS

MILITAIRES DE CESAR.



ANALYSE CRITIQUE

DES

FAITS MILITAIRES DE CÉSAR,

Racontés par lui-même.

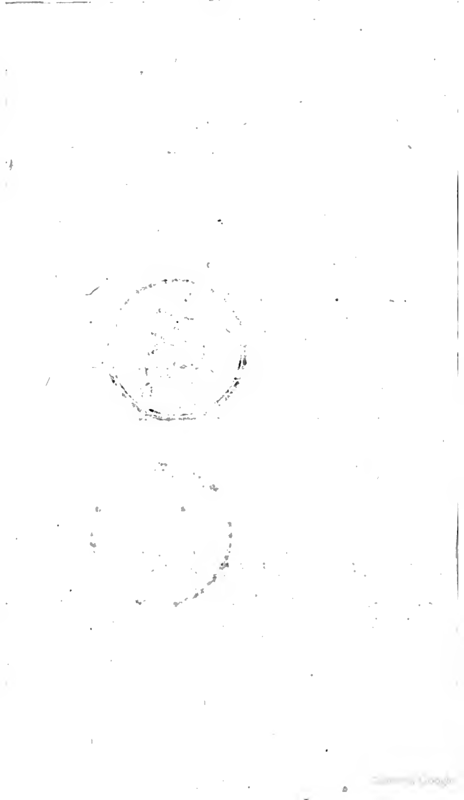
Par Mr. DAVON.

Annibal doctorem quæsivit armorum.
Végèce, liv. 3.



A GENEVE

MDCCLXXIX.





ANALYSE CRITIQUE

DES FAITS MILITAIRES DE CÉSAR,

Racontés par lui-même.

LIVRE PREMIER.

La guerre contre les Suisses, & celle contre Arioviste roi des Allemands.

SOus le consulat de M. Méssala & de M. Pison, les Suisses se trouvant trop à l'étroit dans leur pays eurent le desir de l'abandoner pour aller s'établir dans les Gaules.

Ils firent, à cet effet, des préparatifs de guerre pendant deux ans, à la fin desquels ils s'éforçerent d'exécuter leur projet. Cette entreprise intéressait beaucoup la politique de Rome : cette ambitieuse République ne devait pas voir, sans s'y opposer, que les Gaules, qu'elle voulait s'assujétir entiérement, se fortifiassent de toute une nation aussi libre que l'était celle des Suisses. Si le Sénat, aussi sage qu'auparavant, & plus instruit qu'il fut toujours sur la science de la guerre, avait bien délibéré sur cette afaire ; voilà, je pense, l'avis qui en serait résulté. » Ces barbares se proposent de nous » demander le passage sur nos terres, » ne l'acordons pas ; mais, en même » temps, gardons-nous de paraître » vouloir le leur bien défendre : » leur ignorance, rebutée des moin- » dres obstacles que nous lui oppo-

» ſerions, leur ferait prendre auſſi-
» tôt une autre route ; & c'eſt ce
» qui pourait nous ariver de plus
» contraire, car les Francs-Comtois,
» qui ont auſſi ſujet de nous crain-
» dre, ſaiſiraient, vraiſemblablement
» avec joie, l'occaſion d'aſſocier
» aux intérêts de leur liberté, con-
» tre nous, Arioviſte & les Autu-
» nois, un peuple qui eſt ſi paſſioné
» pour la ſiene. De plus, quand
» par nos intrigues nous pourions
» réuſſir à tromper les Francs-Com-
» tois, en leur perſuadant de re-
» fuſer leur paſſage aux Suiſſes,
» ne doutons pas qu'un peuple ſi
» déterminé, qui, dit-on, vient
» d'incendier tout ſon pays pour
» n'être pas tenté d'y revenir, ne
» pût ſe faire, s'il lui fallait, vingt
» chemins ſur les montagnes diffi-
» ciles qui le ſéparent des Gaules,
» ſans donner beaucoup de priſe au

» ſavoir militaire des Gaulois qui
» eſt auſſi borné que le leur. Enfin,
» les Gaulois étant diviſés en une
» quantité de petites nations, ayant
» chacune leur Gouvernement par-
» ticulier & différent, & n'ayant
» entr'elles nul acord, il eſt à crain-
» dre que l'entrepriſe des Suiſſes,
» contre un de ces peuples ignorans,
» ne paraiſſe pas aſſez importante
» à ſes voiſins qui, n'y voyant rien
» de perſonel, n'oſeront peut-être
» s'oppoſer au paſſage de l'armée
» ennemie, de peur d'en devenir
» par-là une ſeconde victime. Per-
» ſuadons nous donc qu'il eſt de
» notre intérêt de recevoir nous-
» mêmes le choc de cette irrup-
» tion; & conſéquemment remer-
» cions la fortune de ce que ce
» peuple ſe propoſe de forcer le
» paſſage de Genève, ſi on le lui
» refuſe. Ne diminuons pas ſa pré-

» ſomption en y envoyant des trou-
» pes inutiles. La ſeule légion qui
» eſt dans la province, & dix-mille
» hommes qu'on peut y lever feront
» autant qu'il en faut pour comba-
» tre ces faibles ennemis, les dé-
» faire entiérement, & les forcer
» de rentrer dans leur pays brûlé;
» ſi Céſar qui commandera notre
» armée eſt réellement habile (*),

(*) Je me propoſe de démontrer ailleurs les principes ſur leſquels je fonde cette opinion : en atendant, il ſuffit que je diſe ici que les fréquentes expériences des Romains dans la guerre, jointes à leur courage, pouvaient certainement alors leur procurer, contre ces Suiſſes plus ignorans, moins diſciplinés qu'eux, & dont l'armée était chargée ſi exceſſivement, un ſuccès pareil à celui que la ſeule ſupériorité de courage donna quelquefois, dans des temps poſtérieurs, à cette même nation Suiſſe, par exem-

» car, dans une guerre de marches,
» quel avantage une armée de ſeize
» mille Romains n'aura-t-elle pas
» contre une de quatre-vingt-douze
» mille Suiſſes chargée de deux cent-
» ſoixante-ſeize-mille vieillards,
» femmes ou enfans. Cependant com-
» me, réellement ou par feinte,
» les Suiſſes, après avoir fait mine
» de vouloir aller par notre paſſage
» de Genève, marcheront peut-être
» vers celui de la Franche-Comté;
» il faut, par précaution, faire venir
» à l'inſtant ſur la frontiére du pays
» d'Autun deux des trois autres lé-
» gions du Gouvernement de Céſar
» qui ont eu leur quartier d'hiver
» à Aquilée : par-là le paſſage que

---

ple, à la bataille de Morgarten ou treize-cents des leurs mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold qui était de vingt-mille hommes.

» les Suiſſes s'obſtineront à forcer
» poura, s'il devenait néceſſaire,
» être ſecouru promptement par une
» partie des troupes oiſives qui au-
» ront été placées à l'autre. «

Tel, je crois, eut été auſſi, dans cette circonſtance, le ſeul plan politique & militaire d'un général ſavant. Je vais montrer avec quelle différence Céſar s'y conduiſit; lors qu'il eut appris à Rome que les Suiſſes voulaient paſſer par ſon Gouvernement, il ſe rendit à Genève. A la nouvele de ſon arivée, les Suiſſes lui envoient une ambaſſade pour lui demander le paſſage; il les remet à un tems éloigné pour recevoir ſa réponſe. Les Suiſſes ont la ſimplicité de l'atendre, quoiqu'auſſitôt ils lui voient faire des levées & d'autres préparatifs de défenſe: ils ne devaient pas cependant ignorer qu'en le prévenant, & en l'a-

taquant brusquement ils n'auraient à combatre & à rencontrer qu'une légion dans toute la province. César, profitant de leur inertie, assemble autant de troupes qu'il lui est possible, & aussitôt les emploie avec sa légion à construire sur la gauche du Rhône & à la portée du trait, depuis le lac de Genève, jusqu'au mont Jura, un mur de six lieues & de seize piés de haut garni de petits forts & d'un fossé. Cette conduite de César prouve qu'il n'était ni politique, ni tacticien, ni ingénieur. S'il eut été politique, il aurait jugé, par les raisons que j'ai dites ci-dessus, que bien loin de fermer aux Suisses son passage, il devait au contraire les laisser s'y engager pour les y combatre; parce qu'il ne s'agissait pas seulement de leur empêcher ce passage, mais qu'il falait encore tâcher à la fois qu'ils

ne puſſent avoir recours à celui de la Franche-Comté ; s'il eut connu la ſcience de la tactique , il ſe ſerait ſervi de marche-manœuvres , avec ſon armée de ſeize mille Romains , comme du meilleur moyen par lequel il pouvait défendre un paſſage de ſix lieues de largeur contre quatre-vingt-douze-mille Suiſſes qui , outre leur grande infériorité en courage & en diſcipline , avaient encore , comme je l'ai déja dit , l'extrême déſavantage d'être chargés de tous les vieillards , femmes & enfans de leur nation ; enfin s'il eut été ingénieur , il n'aurait pas non plus penſé pouvoir fermer un eſpace de ſix lieues par une ſimple ligne de fortification qu'il ne pouvait faire défendre que par ſeize-mille hommes contre quatre-vingt-douze-mille ; ce n'eſt point qu'il n'eut été poſſible de fortifier ſon heureuſe poſition de

telle ſorte qu'on eut pendant quelque temps égalé & même ſurpaſſé la diſproportion que l'armée des Suiſſes avait par le nombre ſur la ſiene ; mais, outre la politique du moment, cela eut été pour un Général encore une faute que de le faire parce que, dans ce cas-ci ainſi que communément, on ne doit avoir recours à la fortification que quand une trop grande diſproportion dans le nombre ou la qualité des troupes ou quelques vues politiques ne permettent pas de faire alors uſage de la tactique : or Céſar avait des motifs tout contraires ; mais quand même il ne lui eut pas été déſavantageux de s'ôter ainſi les moyens de manœuvrer contre une armée telle qu'était celle de ſon ennemi ; quand même ſes ſeize-mille Romains n'euſſent pas pu, dans une guerre de campagne, prévaloir ſur quatre-vingt-

douze-mille Suiſſes entravés de la maniere dont je l'ai dit ; ſuppoſé encore qu'il ne lui était pas important de priver auſſi en même tems les Suiſſes du paſſage de la Franche-Comté, & enfin qu'il lui était ſuffiſant de ne leur oppoſer dans celui de Genève qu'un retranchement ; ce retranchement ne devait pas être de la nature du ſien : car les troupes qui lui étaient néceſſaires pour être sûr de conſerver un retranchement de cette eſpèce, durant une journée ſeulement, contre les éforts unanimes de quatre-vingt-douze-mille hommes, quelques peu nombreuſes qu'on les ſuppoſe auraient toujours été plus qu'il ne faut pour manœuvrer & pour combatre contre la meilleure armée. Mais, pour continuer mon récit, ce retranchement qui devait être très-faible contre le nombre de ces Suiſſes, fut au con-

traire si fort contre leur ignorance qu'ils ne purent pas même réussir à passer seulement le Rhône, malgré sa si petite largeur dans ces lieux-là, & qu'aussitôt rebutés de l'obstacle qu'on leur y présentait ils préférèrent d'aller par la Franche-Comté.

Il est bien visible que, dans cette circonstance, César avait manqué très-mal à propos de cette activité dont on le loue si faussement : car, dès qu'il imagina son retranchement, il aurait dû penser qu'un prompt surcroit de troupes lui était nécessaire, soit pour faire sa défense offensive, ce qui est toujours indispensable, soit pour combatre, si l'ennemi forçant son retranchement, venait à défaire par conséquent ses seize mille soldats éparpillés sur une longueur de six lieues, soit enfin pour aller secourir les alliés de la République, si les Suisses rebutés

de sa résistance prenaient le chemin de la Franche-Comté ; mais il ne s'en avisa que sur la nouvele du décampement des Suisses, & de leur passage chez les Francs-Comtois. Alors il pense à avoir les légions qui étaient dans la Lombardie. Cette idée aurait dû lui venir, & être exécutée en même tems que celle de son retranchement ; mais dans ce moment il n'était pas raisonable d'atendre ses troupes pour agir : il devait seulement hâter leur arivée le plus possible, & en atendant il falait qu'il sortit de son mur avec ses seize-mille hommes, & qu'il manœuvra contre l'ennemi. Si, contre toute vraisemblance, les Suisses avaient évité le combat, & qu'ils eussent échapé à ses mouvemens ; la seule chose qui lui restait à faire était de laisser là le quart de son armée, en le postant dans

les plus fortes places de ce paſſage, de partir avec les trois autres pour aller atendre l'ennemi au ſortir des frontieres de la Franche-Comté: cette façon de faire lui fourniſſait le double avantage qui lui était néceſſaire : c'était, premiérement, de s'aſſurer le paſſage de Genève contre les feintes de ſes ennemis, en ſe donnant ainſi le moyen de les y arrêter, & de pouvoir y faire venir du ſecours avant qu'il fut accablé ; ſecondement, il ſe metait encore par là en état de ſoutenir avec douze mille hommes une bonne défenſe offenſive ſur la frontiere des Autunois, en atendant la prochaine arivée de deux de ſes trois légions de Lombardie. Au lieu de faire cela, le ſavant, l'actif Céſar ſe crût dans la néceſſité de demander à la province & aux alliés voiſins quatre-mille chevaux, tandis que

l'ennemi n'en avait que cinq-cents, d'aller chercher trente-mille hommes au delà des Alpes, & d'y atendre la levée de deux nouveles légions qui lui étaient néceſſaires pour compléter ce nombre. La lenteur de cet expédient, l'inquiétude de s'éloigner ainſi de ſon armée, la longueur, la difficulté de cette route, les riſques contre ſa perſone, l'incertitude du paſſage le plus court pour ſon retour, qu'on pouvait lui empêcher ou au moins lui diſputer, comme il ariva; tous ces motifs joints au danger on ne peut pas plus preſſant des alliés de la République, & à la vraiſemblance qu'il y avait que les Suiſſes, même avant qu'il fut en marche pour revenir, ſeraient déja établis dans la Saintonge où ils projetaient d'aller; tous ces motifs, dis-je, ne lui ſuggérerent pas des moyens plus ha-

biles & plus prompts. Il exécuta cette folle entreprise, & quoique la fortune l'y seconda, il apprit en arivant dans le Lyonais que les Suisses avaient ravagé les pays d'Autun, de Châlon & du Dauphiné, qu'ils s'étaient emparé de beaucoup de villes dont ils avaient emmené les enfans en esclavage : pressé sans doute par les justes plaintes de ces malheureux peuples qui avaient à lui reprocher leurs maux qu'il aurait pû prévenir, il se hâte de joindre l'ennemi ; lorsqu'il en approchait, il fut averti que l'armée Suisse occupée depuis vingt jours à traverser la Saône n'était pas encore entiérement passée, & qu'il y en avait encore un quart en deça de la riviere. Sur cet avis, César vient ataquer ces troupes qui se trouvant surprises, embarassées de bagage, & non secourues par celles qui

étaient à l'autre bord furent tuées en grande partie. Après ce facile ſuccès, ayant fait jeter un pont il paſſa la Saône pour ſuivre ſes ennemis qui, étonés de ce qu'il avait ſu la paſſer en un jour tandis qu'ils n'avaient pas pu le faire en vingt, (prodige de mal-adreſſe unique dans l'hiſtoire) lui envoyerent auſſitôt des députés pour lui demander déja la paix : mais n'ayant pas voulu donner les otages que Céſar exigeait d'eux pour la garantie de leur promeſſe, ils abandonerent leur demande, & le lendemain ils décamperent. Céſar dépêcha après eux toute ſa cavalerie qui était au nombre de quatre mille chevaux, comme on l'a vu ci-deſſus ; il ne nous dit pas s'il marcha lui-même avec cette avant-garde ainſi que ſon devoir était de le faire : quoiqu'il en ſoit, ce corps fut on ne peut

pas plus mal comandé, puisqu'on le laissa s'engager dans un endroit si désavantageux, que cinq-cents cavaliers Suisses seulement y maltraiterent & donnerent la chasse aux quatre-mille des Romains. Ce petit échec rendit César encore plus timide, & fit que ses ennemis le furent un peu moins : car après cela ils venaient souvent escarmoucher contre l'avant-garde Romaine, mais César défendait aux siens d'en venir aux mains. Il est bien ridicule qu'il ait écrit que c'était bien assez pour lui que d'empêcher les courses & le pillage de l'ennemi ; quelles courses & quel pillage pouvait-il donc empêcher de faire à une armée qui, bien loin de fuir, marchait hardiment devant lui, aux escarmouches de laquelle il ne répondait seulement pas, & qu'il suivit inutilement pendant quinze jours,

ſans ſavoir trouver l'occaſion ni le moyen de la faire combatre ?

Après avoir été cet eſpace de tems ſans rien faire, Céſar crut devoir s'éloigner de l'ennemi & mener ſon armée à Autun, qui était à ſix lieues de là, pour y recevoir, dit-il, le blé qu'on devait y donner dans deux jours. Mais ſuppoſé qu'il eut à craindre la mauvaiſe volonté du peuple d'Autun, ne ſuffiſait-il pas qu'il y envoya un détachement ? il n'y avait de raiſon d'y aller pour ce ſujet-là avec ſon armée entiére, & de quiter ainſi l'ennemi. Les Suiſſes, jugeant de cette démarche ſelon la vraiſemblance, crurent que c'était la crainte qui le feſait ſe retirer ; c'eſt pourquoi ayant tourné auſſitôt ſur ſon armée ils marcherent après en la harcelant. Céſar trop pourſuivi range ſon armée ſur une hauteur voi-

ſine ; les Suiſſes ſans jugement viennent l'y ataquer ; mais très-maltraités, par le grand déſavantage du lieu, ils reculent vers une montagne à un quart de lieue de là. Céſar les ſuit avec ſon armée, & elle montait en même tems qu'eux lorſqu'un corps de reſerve des ennemis de quinze mille hommes vint l'enveloper ; mais le courage ferme des Romains l'emporta ſur le nombre, ſur le déſavantage du lieu & ſur la double ataque, les Suiſſes furent défaits. Conſidérons maintenant quel eſt le mérite de cette premiere victoire. Je vois que Céſar dut le ſuccès de la premiere ataque à l'imprudence de ſes ennemis qui vinrent le combatre dans un lieu trop déſavantageux ; celui de la ſeconde ſeulement à la grande valeur de ſes ſoldats, puiſqu'il y fit la même faute qui lui avait fait batre

batre ſes ennemis dans la premiere : enfin il ne ſut faire aucune évolution ni pour recevoir ni pour combatre les quinze - mille hommes qui venaient l'envelopper ; donc je puis ſans injuſtice commencer à faire honeur de celle-ci à ſa fortune. Après cette défaite les Suiſſes marcherent au plus vîte vers le pays de Langres. Céſar dit n'avoir pas pu les ſuivre de trois jours à cauſe de ſes bleſſés, & des morts qu'il avait à enterrer. Certes il pouvait fort bien, par un détachement, faire garder ſes bleſſés & enterrer ſes morts, & avoir néanmoins une armée pour ſuivre auſſitôt les Suiſſes : ſon activité tant vantée s'arrêtait là à un très-petit objet dans une circonſtance très-importante. Mais peu de jours après les Suiſſes, qui de plus avaient perdu leur bagage dans la bataille, & qui n'avaient ni le ta-

lent, ni le courage de se rendre supérieurs aux accidens, se croyant dans la derniere extrêmité envoyerent à César pour lui demander la paix. Il la leur acorda, sous condition de lui livrer à l'instant & leurs armes & des otages : cela fait, il leur ordona de retourner dans leur pays. Lorsque ce peuple en sortit il était, en comptant quelques Allemands confédérés, au nombre de trois-cent-soixante-huit-mille persones ; après la bataille il n'y en avait plus que cent-trente-mille ; il n'y avait eu dès le commencement de la guerre que quatre-vingt douze-mille combatans ; donc, sans faire mention de ceux-ci, César ce fameux général, qui eut, dit-on, tant de savoir & d'humanité, avait fait massacrer dans cette demi campagne cent-quarante-six-mille femmes, vieillards ou enfans.

César avait à peine fini avec les Suisses que presque toute la Gaule Celtique lui envoya demander son secours contre Arioviste roi des Allemands. Il y marcha ; dès qu'il l'eut joint, la premiere chose qu'il fit fut de se laisser tourner, en laissant, à sa vue, passer l'ennemi pour aller se camper à deux-mille en deçà de son armée ; ce qui, en lui coupant ses communications avec la Franche-Comté & le pays d'Autun, pouvait encore le réduire à n'en avoir plus d'aucun côté, parce que, ainsi qu'on l'en avait averti depuis quelque temps, une partie des peuples de Suabe avait déja ravagé la frontiere des Autunois, & que l'autre partie avait campé sur le bord du Rhin, toute prête à faire aussi invasion dans le pays de Trèves. Mais Arioviste ne sut pas se maintenir dans sa position ;

quelques jours après il l'a laiſſa reprendre ſans difficulté. Le ſurlendemain Céſar, ayant livré bataille, ſe trompa dans l'appréciation des aîles de l'armée ennemie; la droite lui parut la plus faible & c'était la gauche qui l'était davantage : puiſque celle-ci, ataquée la derniere, fut, non-ſeulement avant l'autre, rompue & miſe en fuite; mais encore que la droite eut été victorieuſe des Romains, ſi P. Craſſus, qui s'aperçut de ce danger, n'eut, pour les ſoutenir, fait avancer de lui-même leur troiſieme ligne. Cette action de Craſſus donna la victoire à Céſar : ſans cela ſon erreur, qu'il ne voyait pas, lui feſait perdre la bataille. Cette ſeule afaire fit fuir le ſuperbe Arioviſte au delà du Rhin. Ainſi à la vérité Céſar, dans une ſeule campagne, termina deux guerres : mais c'eſt avec beaucoup

de petiteſſe d'eſprit qui les a nommé deux très-grandes guerres, parce que, pour des ennemis comme ceux-ci qui n'ont ni habileté ni courage, le grand nombre n'eſt pas force, mais foibleſſe.



LIVRE SECOND.

La guerre contre les Belges.

APRÈS la guerre contre les Suiſſes & celle contre les Allemands, les Belges les plus guerriers des Gaulois, craignant l'ambition & les ſuccès des Romains, firent enſemble une ligue générale contre eux. Leurs troupes deſtinées à cette campagne montaient à trois-cents-quarante-huit-mille hommes. Ce nombre de ſauvages, très-faible par ſa quantité même, fut impoſant pour Céſar : il crut devoir faire une di-

version. C'était en faire une bien mal-à-propos ; car la diverſion n'eſt jamais à employer qu'envers un Général qui aurait le talent, encore à paraître, de ſavoir faire uſage d'un grand nombre. Raiſonablement on ne pouvait pas craindre cela des Belges ; par conſéquent, bien loin de diviſer leur multitude, il était à déſirer qu'il la conſervaſſent entiere, parce que leur défaite était plus déciſive & tout autant certaine pour un vrai tacticien. Mais César au contraire, ſur la nouvele que ſes ennemis marchaient à ſa rencontre, envoya, pour diviſer leur armée, des troupes dans le Beauvaiſis, & en même tems il paſſa l'Aiſne, & ſe campa ſur le bord de cette riviere. Il faut obſerver, ici, que Céſar ne nous dit point quel fut le nombre des auxiliaires qu'il envoya pour faire diverſion, ni quel était celui de ſa

cavalerie & de ses troupes légères durant cette campagne : il a la négligence de nous dire seulement qu'il avait avec lui huit légions.

Les Belges, chemin fesant, ataquerent la ville de Fisme. César y envoya la nuit du secours que ces ennemis si nombreux ne surent pas empêcher d'entrer ; & le lendemain la vue de ce faible renfort ôta à leur fameux courage l'espérance de prendre la ville ; de sorte que bientôt ils quitèrent la place, & vinrent se camper à deux milles du camp Romain. Leur grand nombre & la réputation de leur valeur en imposerent tellement à César qu'il résolut de différer de les combatre, & de ne le faire qu'autant qu'ils passeraient, pour le venir ataquer, un petit marais qui se trouvait entre les deux armées ; mais les Belges voulaient aussi avoir pour eux cet avantage, & ils s'atendirent en vain récipro-

quement. Ce petit marais semblait également au génie de César & au courage de ses ennemis le seul moyen de vaincre. Cependant les Belges, ennuyés les premiers de cette inaction, voulurent passer l'Aisne; mais s'y étant mal pris, César les ataqua dans leur passage, & en fit un grand carnage. Alors jugeant, par leurs mauvais succès, qu'il était impossible de passer la riviere, de prendre Fisme, & d'attirer les Romains au combat, dans un lieu désavantageux; ils résolurent de retourner déjà chez eux, croyant qu'ils y auraient moins de difficulté à faire la guerre : ils partent ponr cela dès le soir même. Le lendemain César les ayant fait poursuivre, on en tua beaucoup, parce que leur retraite se fesait, dit-il, avec tout le désordre imaginable. César ensuite marcha à Soissons, parce qu'il avait appris qu'elle

manquait de troupes. Il ne put malgré cela l'emporter à cauſe, ſelon lui, de la hauteur de ſon rempart & de la largeur de ſon foſſé ; mais c'eſt dire par manque de précaution : car une ville chez les anciens, comme aujourd'hui chez les modernes, pour la défenſe de laquelle il n'y avait pas aſſez de monde, ne pouvait pas échaper à un aſſaut bien préparé. Cette faute le mit dans la néceſſité d'en faire le ſiége. Pour cet effet il s'y retrancha, & il faiſait travailler aux préparatifs, lorſqu'il eut auſſi la mal-adreſſe de laiſſer entrer dans la ville ſes habitans qui revenaient de l'armée. Cependant l'ignorance entiére de ſes ennemis devait toujours rendre ſans effet celle de Céſar. Ceux de Soiſſons n'avaient jamais même entendu parler des ouvrages & des machines de ſiége uſitées par les Romains. Ils

furent si éfrayés de voir seulement ce qu'on en avait construit qu'ils demanderent à se rendre.

Ensuite la nouvele de son approche lui soumit les peuples de Beauvais & d'Amiens. Delà il entra dans le Hainaut: il y marcha trois jours sans rencontrer l'ennemi. Il apprit, de quelques prisoniers, qu'il était campé au delà de la Sambre pour lui en disputer le passage. César alla asseoir son camp sur une colline qui s'y terminait par une pente douce; vis-à-vis & à deux cents pas au delà de la riviere était une autre colline moins haute qui avait une pente semblable; elle était toute découverte, excepté le sommet ou il y avait un bois assez toufu: l'ennemi y était caché, l'on ne voyait que quelques gardes de cavalerie posées le long de la riviere. César, en arivant au camp,

fit travailler à le fortifier, toutes ſes légions qui dans ce moment y étaient au nombre de ſix, & en même tems il envoya ſa cavalerie, ſes frondeurs & ſes gens de traits combatre ces gardes ennemies qu'on voyait au delà de la Sambre. Mais dès que les Romains les approchaient, elles ſe retiraient dans le bois d'où elles reſſortaient bientôt pour les y atirer. Cette ruſe ſi connue, ce qu'on avait appris la veille des priſoniers, la nature du lieu, tout diſait à Céſar bien clairement que l'ennemi était là. Mais il n'y comprit rien, ou il ignorait ce qu'il falait faire dans cette circonſtance: car ſur la vraiſemblance qu'il y avait que les ennemis étaient cachés dans le bois, il ne lui ſuffiſait pas, pour être à l'abri d'une ataque, d'avoir envoyé toute ſa cavalerie, ſes gens de traits & ſes

frondeurs au delà de la riviére ; il devait prévoir que si l'infanterie nombreuse des Gaulois, sortant de son embuscade, venait fondre sur ses troupes légères avancées sur la pente de la colline, elles en seraient bientôt renversées & peut-être chassées jusqu'à son camp ou elles porteraient l'épouvante & la confusion. Donc, afin d'éviter cet accident, il devait mettre, devant ses retranchemens, un certain nombre de troupes sous les armes, ou ordoner à ses soldats de les avoir auprès d'eux en travaillant : ce moyen ordinaire l'aurait garanti de ce qui lui ariva. Les Gaulois, voyant toute l'armée Romaine dispersée au travail, sans aucune précaution, & son Général se croyant dans une entiére sécurité, se flatèrent de pouvoir le surprendre : ils sortent donc brusquement de leur bois,

renverſent ſa cavalerie & ſon infanterie légère, les pouſſent juſqu'à la riviere, la paſſent en même temps & montent auſſitôt au camp Romain qu'ils ſurprirent réellement. Selon le récit de Céſar, ce fut par un effet inévitable *de l'incroyable célérité* de ſes ennemis, mais la vraie & la ſeule cauſe fut ſon incapacité à ne ſavoir pas prévoir & ſe garantir contre cet événement. Une ſurpriſe eſt une ataque contre laquelle on n'a pas le tems de ſe diſpoſer: la poſition reſpective des deux armées rendait une telle ataque impoſſible contre un Général qui aurait eu du ſavoir & de la préſence d'eſprit au degré le plus médiocre, puiſque l'un & l'autre camp avait vue ſur tout le chemin que l'ennemi avait à faire pour venir *ataquer*. Quelque incroyable que fut la promptitude avec laquelle les

Gaulois agirent ; encore avaient-ils, au sortir de leur bois, à choquer de bonnes & de nombreuses troupes : il leurs falait au moins le temps de les forcer à la suite, celui de descendre une colline, de traverser une très-large riviere, de grimper des bords très escarpés, & enfin de franchir une seconde colline : tout cela fut nécessairement fort long : tout cela se passait sous la vue de César, & lui n'avait rien de plus à faire qu'à former, au devant de son camp, ses troupes en bataille, & faire dire à sa cavalerie & à son infanterie légère de venir se r'allier derriere elles : rien de plus aisé, rien de plus prompt : il avait cent fois plus de temps qu'il ne lui en falait ; & malgré l'évidence de tout ceci, il a osé écrire que ses soldats n'eurent pas même le loisir de découvrir leurs bou-

cliers, & de mettre leurs casques. Quelque outrée que soit cette hyperbole, elle ne suffit pas encore pour le disculper de l'extrême désordre avec lequel il reçut & combatit les Gaulois : » *chacun*, dit-il, » *combatit où il se trouva. On se* » *rangea selon la disposition du lieu,* » *plutôt que selon les règles de l'art* » *militaire. Les légions combataient* » *écartées les unes des autres, sans* » *même se voir, à cause des brou-* » *sailles qui étaient sur ce terrein.* « César avait donc manqué, dans ce campement, à la premiere règle de la castramétation qui veut que le premier ouvrage d'un camp soit d'en découvrir les environs, & de s'y nétoyer un champ de bataille. Toutes les particularités du combat prouvent que l'accident de la surprise ne fut pas pour ses troupes, puisqu'elles reçurent l'ennemi sans

trouble, & le combatirent avec leur courage & leur ſuccès ordinaire; mais pour lui ſeul, puiſque dans cette action il ne fit rien ou ne ſut faire que des choſes déraiſonables. Dès que les Gaulois eurent joint l'armée Romaine, les deux légions de la gauche enfoncerent le corps qui leur était oppoſé, les deux du centre en firent autant: Céſar laiſſa celles-ci pourſuivre leurs ennemis juſqu'à la riviere, & les autres par delà, & juſqu'au haut de la montagne d'où l'armée Gauloiſe était ſortie d'embuſcade. Peut-on rien voir de plus ignorant? il ne retient, ſur ſon champ de bataille, que deux légions qu'il laiſſait même encore combatre écartées l'une de l'autre: des ennemis entrerent dans cet intervale, tandis que d'autres allerent s'emparer de ſon camp: ce tiers de

l'armée Romaine, presque envelopé, fut aussitôt en proye au plus affreux carnage, & l'éloignement absurde des autres légions ne laissait pour César aucun moyen de le faire finir. Cependant le danger très-instant d'une si honteuse défaite le fit enfin agir un peu: enfin il imagina de joindre ses deux légions. L'objet de ce changement eut été très-insuffisant, & l'armée allait être détruite, si la fortune n'avait fait survenir les choses les plus favorables & les plus inatendues: dans ce moment même ariverent les deux légions de l'arriere-garde: d'un autre côté on vit acourir une des deux qui avaient passé la riviere: elles avaient, par hazard, fini heureusement avec leurs ennemis, & vu de la montagne le péril dont on était menacé: la cavalerie & l'infanterie légère, qui fuyaient à la débanda-

de, excitées par ces objets d'eſpérance revinrent d'elles-mêmes au combat : enfin des prodiges ſeconderent encore ces avantages multipliés ; *les bleſſés ſe releverent pour retourner dans la mêlée, & les valets ſans armes allerent combatre* : tant & de tels événemens arracherent ſeuls la victoire aux Gaulois. La nouvele de ce combat fit rebrouſſer chemin aux troupes du pays de Namur qui venaient ſe joindre à leurs confédérés. Ils abandonerent leurs villes & leurs citadelles pour ſe renfermer avec tout ce qu'ils avaient dans une ſeule place très-forte. Céſar vint en faire le ſiége ; mais la ſeule approche d'une tour lui ſoumit tout ce peuple. Telle fut la digne fin de ſa campagne contre les Belges. Ces honteux ſuccès lui ſubjuguerent cette contrée, & une ſote renomée, en les publiant, lui ſoumit encore des peuples d'au-delà le Rhin.

LIVRE TROISIEME.

La campagne contre les Bretons révoltés.

PENDANT que César, à la tête de huit légions, secondé par une quantité d'événemens les plus heureux, par la stupidité de ses ennemis & leur très-grand nombre, avait, avec beaucoup d'incertitude & de risques, assujéti la Gaule Belgique par les préparatifs seulement de deux siéges & un unique combat; P. Crassus qu'il avait envoyé, plus hardiment avec une seule légion, contre les peuples de Normandie & de Bretagne, les avait aussi soumis: mais le regret que ces derniers avaient de leurs otages les fit se révolter presque aussi-tôt. Ils unirent à leur parti tous leurs voisins; même ceux du Brabant & de la Gueldre & de plus

les Anglais. Céſar alors paſſait l'hiver en Italie. Cette nouvele des plus preſſantes ne le fit nullement ſe hâter : ce Général réputé ſi actif atendit, pour aller à ſon armée, que le tems lui fut plus commode. Il crut qu'il ſuffiſait pour le préſent de faire conſtruire des galeres ſur la Loire, & d'ordoner qu'on aſſemblât des pilotes, des matelots & des rameurs ; tandis qu'il devait courir pour voir lui-même à prévenir, comme il falait, les progrès de cette révolte : mais tout au contraire il ne travailla à les arrêter qu'après ſa tardive arivée dans le pays ; pour lors ſeulement il envoya avec de la cavalerie Labiénus à Trèves & P. Craſſus en Guienne ; il fit aller Sabinus contre les Normands avec trois légions, & fit avancer ſa flote vers la Bretagne, ou il marcha avec ſon infantèrie. En atendant ſes

vaiſſeaux il fit le ſiége de pluſieurs villes qui étaient ſur la côte : mais pas un ſeul lui réuſſit. Que le lecteur inſtruit juge de l'obſtacle qu'il dit l'en avoir empêché abſolument.
» *Preſque toutes les villes de cette côte* » *ſont*, dit-il, *ſituées ſur des promontoi-* » *res faits de telle ſorte qu'on ne peut* » *approcher de la place par terre, lorſ-* » *que la marée eſt haute, ni par mer,* » *parce que quand la marée ſe retire,* » *elle laiſſe les vaiſſeaux à ſec; ce* » *qui feſait*, ajoute-t-il, *qu'on ne* » *pouvait les aſſiéger* «. Ces propres mots de Céſar décèlent, très-clairement, ſon manque de génie dans la polyorcétique : car bien loin que la marée lui oppoſât des obſtacles inſurmontables, aux ſiéges de ces villes; elle lui donnait au contraire divers moyens de lui en faciliter la priſe; & les galeres qu'il avait non-ſeulement lui ſuffiſaient, mais même

elles lui étaient plus favorables que des vaisseaux pour toutes les entreprises qu'il y avait à faire : elles lui étaient meilleures, soit pour les ouvrages & les différens points d'ataque qu'il pouvait établir à l'entour de ces villes, (en y plaçant des tours, des tortues bélieres ou des machines,) soit pour escalader les remparts, (*) soit pour surprendre ou ataquer l'entrée des ports, soit enfin pour les fermer par une digue, comme ont su faire Aléxandre à Tyr, Tamerlan à Smyrne & Richelieu à la Rochelle. Mais

---

(*) On se servait de galeres pour l'usage d'une machine nommée sambuque, avec laquelle les anciens escaladaient les remparts qui touchaient à la mer: ainsi s'en servit Marcus Marcellus, lorsqu'il vint avec une armée navale ataquer l'achradine de Syracuse.

César ne fût assiéger que le côté de ces villes qui tenait à la terre: dès que les habitans s'y voyaient un peu pressés, ils montaient tous sur leurs vaisseaux, & se retiraient dans le port le plus voisin. César, durant cet été, prit de cette maniere plusieurs villes, sans que le temps & la même expérience répétée aient pu enfin lui faire imaginer un moyen d'empêcher que les habitans lui échapassent.

Cependant sa flote, retardée presque toute la campagne par des vents contraires, ariva. César était à portée d'y monter pour comander dans la bataille qui allait être donnée, il ne le fit pas; & il en commit le soin au jeune Brutus, qui, en la gagnant, termina la guerre des peuples de cette contrée. Ces ignorantes prises de ville, sans leurs habitans, furent donc la seule ac-

tion de Céſar pendant cette guerre ; le reſte fut fait par ſes lieutenans.

LIVRE QUATRIEME.

Le maſſacre entier des peuples de Bergue & de Zutphen. Le paſſage du Rhin. L'expédition d'Angleterre.

L'Année qui ſuivit la révolte des Bretons, les peuples de Bergue & de Zutphen forcés, par les Suèves les plus puiſſans de l'Allemagne, de quiter leur pays, marcherent au Rhin, chaſſerent, de l'un & l'autre bord, les peuples de la Gueldre & du Brabant, & s'y établirent. Bientôt pluſieurs nations Gauloiſes, deſirant ſe fortifier de ces nouveaux venus contre les Romains, leur députerent pour les inviter à s'approcher d'elles. Sur leurs inſtances

&

& leurs promeſſes, ces Allemands commencerent auſſitôt à s'étendre dans la Gaule. A cet avis, Céſar retourne à ſon armée. Les ennemis lui envoient demander une trêve; il la leur acorde; quoiqu'il ſut, dit-il, *qu'ils ne la lui demandaient que pour avoir le temps de faire revenir leur cavalerie.*

Les barbares voulurent, par une perfidie, mettre à profit cette complaiſance: il leur était reſté huit cents cavaliers; ils les envoyerent contre la cavalerie Romaine qui était de cinq-mille. L'improviſte de leur ataque & leur habileté à ſe ſervir de cette arme leur firent mettre les Romains en fuite, dont ils ne tuerent pourtant que ſoixante-quatorze hommes. Non ſatisfaits de ce trop petit ſuccès, les chefs ennemis, qui avaient demandé la trêve, vinrent s'excuſer ſur l'infrac-

tion qu'on venait d'y faire. César ; ne sachant probablement punir leur trahison que par une autre, retient ces députés ; fait marcher aussitôt toute son armée contre leur camp, qu'il surprit par ce moyen infame ; il y égorge une partie des ennemis, fait poursuivre le reste jusqu'au confluent de la Meuse & du Rhin, où tout fut assomé ou noyé. Par cet horrible massacre, *qui ne lui couta pas un soldat*, César extermina entiérement les peuples de Bergue & de Zutphen dont le nombre était de quatre-cent-trente-mille persones : il fit tuer également, selon sa monstrueuse coutume, les femmes, les vieillards & les enfans. Après cette exécrable action, il voulut passer le Rhin ; ses motifs étaient, dit-il, de faire voir aux Allemands que les Romains pouvaient & osaient également pas-

ſer ce fleuve, de punir les Weſtphaliens, qui ne dépendaient nullement de l'empire Romain, de l'aſyle qu'ils donnaient contre ſa férôcité à la cavalerie des malheureux peuples qu'il venait de maſſacrer ſi abominablement; enfin le dernier & le ſeul raiſonable était de ſecourir les peuples de Cologne contre les Suèves. Céſar dit qu'il ne crut pas qu'il fut de ſa dignité & de celle du peuple Romain de paſſer le Rhin ſur des bateaux; ainſi, malgré toutes les difficultés & le long-temps qu'il falait pour conſtruire un pont, il réſolut de ne pas paſſer autrement. L'inſenſé Xercès, n'eut pas penſé ni agi avec moins de raiſon. Le pont fait, il marcha contre les peuples de la Weſtphalie qui, à ſon approche, avaient abandoné leurs demeures & s'étaient retirés, avec tout ce qu'ils

avaient, dans des déſerts & des forêts. Céſar, après avoir ſacagé & brûlé injuſtement tout ce pays abandoné, alla chez les peuples de Cologne; mais les Suèves leurs ennemis, ce peuple le plus courageux de tous les Allemands & de tous les Gaulois, qui l'étaient tant eux-mêmes, ſelon les hiſtoires des Romains ſi menſongeres à l'égard de leurs vaincus, abandonerent auſſi leurs villes d'un commun acord, cacherent dans des forêts leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans, leurs biens; & au lieu de faire marcher leur armée au devant de l'ennemi, ou de la tenir au moins ſur leur frontiere, ils la retirerent au milieu de leur pays. Le ſavant Céſar crut qu'il ſerait trop dangereux de l'y aller chercher; & il repaſſa le Rhin ſans avoir oſé joindre un ſeul ennemi: cependant il

n'a pas eu honte d'écrire qu'il crut en avoir aſſez fait dans cette entrepriſe, pour la gloire & l'avantage de ſa République.

De retour de l'Allemagne, Céſar voulut paſſer en Angleterre, pour la punir d'avoir preſque toujours ſecouru les Gaulois dans leurs guerres contre les Romains. Il fit dans cette expédition, comme par-tout ailleurs, autant de fautes groſſieres qu'il fit d'actions. Quelques jours, ſeulement, avant ſon départ, il envoya pour s'inſtruire de l'étendue de l'isle, de la grandeur de ſes ports, du nombre de ſes habitans, de leur maniere de faire la guerre & de leurs mœurs; c'eſt-à-dire de toutes choſes qui n'importaient pas au début de l'entrepriſe qu'il avait déja réſolue & qu'il allait comencer; & il ne penſa pas à la ſeule choſe qui pouvait y être utile, qui

était de faire reconaître des endroits favorables pour ſon débarquement. Il partit la nuit pour ariver de jour, tandis qu'au contraire il devait partir de jour pour ariver la nuit ; au moment, ſeulement, qu'il ſe mettait en mer avec ſon infanterie, il envoya ſa cavalerie à un port éloigné de trois lieues de celui dont il ſortait, pour s'y embarquer & le ſuivre : cependant ſon armée n'étant pas trop conſidérable pour ce qu'il allait faire, & rien ne le preſſant, ſur-tout au point de ne pouvoir différer de quelques heures, au contraire ; il devait atendre les vaiſſeaux néceſſaires pour embarquer tout ſon monde en même temps ; & de plus ſi des circonſtances, qui n'étaient pas, l'en avaient empêché ; ce n'était pas ſa cavalerie qu'il devait laiſſer en arriere, puiſque c'était par elle qu'il

pouvait mieux & plus facilement commencer sa descente.

César, après avoir ordoné sa flote d'une maniere si déraisonable, alla, follement, faire son débarquement dans l'isle sur un rivage couvert de cavalerie. Ce dangereux appareil, l'approche de la nuit, la marée favorable, tout en un mot devait lui donner l'idée d'atendre l'obscurité qui, en cachant ses mouvemens aux insulaires, lui aurait procuré le moyen de débarquer dans un lieu dégarni; mais il ne vit autre chose à faire que de descendre aussitôt dans cet endroit, contre tous les éforts de l'ennemi; & son incapacité à l'exécuter n'est pas moins pitoyable: ses vaisseaux de charge prenaient trop d'eau, pour approcher assez ses troupes de la côte, & les y bien descendre; mais il avait des chaloupes & des pataches qui lui

étaient très-bonnes pour cela. Au lieu de s'en servir ; il fit débarquer ſon armée, en feſant ſauter ſes ſoldats de leurs vaiſſeaux, au ſortir deſquels ils avaient à réſiſter autant contre les flots que contre l'ennemi : cependant il employait ſes galeres pour le batre en flanc avec des machines, des frondes & des traits. Mais ce moyen & tous les éforts de ſes ſoldats ne pouvaient prévaloir ſur le trop grand déſavantage de ce débarquement ; lorſqu'enfin, il penſa à ſe ſervir de ſes chaloupes & de ſes pataches. Cette façon de faire le mit bientôt en état de ſe former, & de charger les Anglais qui, après une courte réſiſtance, prirent la fuite. Ce ſeul petit revers les fit demander grace.

Quelques jours après, un accident ſurvenu à la flote Romaine, que Céſar avait eu l'imprudence de ne

pas faire mettre dans un abri, les porta à une révolte ; mais par une ſeconde victoire auſſi peu méritoire que ſa premiere, Céſar les reſoumit. Ces ſuccès devaient raiſonablement l'engager à achever tout de ſuite la conquête ſi facile de l'Angleterre ; mais outre que Céſar n'avait pas la ſage coutume de faire la guerre pendant l'hiver, il craignit, dit-il, d'avoir pendant cette ſaiſon, à faire paſſer ſa flote de Douvres à Calais. Ce plaiſant ſujet de crainte le fit ſortir de l'iſle avec précipitation, ſans prendre la précaution de ſe donner quelques places fortes, ni même un port, & de plus ſans vouloir ſeulement atendre les otages qu'on lui acordait.



LIVRE CINQUIEME.

La seconde expédition en Angleterre, la soumission de cette isle. Le retour de César dans les Gaules; ou la mauvaise disposition de ses quartiers y cause une révolte; & fait qu'il n'en est informé que long-temps après avoir perdu beaucoup de monde.

LA faute qu'avait fait César, de sortir de l'Angleterre, sans s'assurer de rien qui put lui garantir ses conquêtes, donna aux Anglais la tentation & la facilité de se soustraire à l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. De tous les nombreux petits peuples qui lui avaient promis des otages, il n'y en eut que deux qui lui en envoyerent, les autres à la nouvele de son retour, assemblerent sur la côte une grande multitude de

troupes, pour mieux s'oppoſer à ſon ſecond débarquement qu'ils n'avaient fait au premier; mais la ſeule vue de la flote Romaine les mit en fuite, & elles s'allerent toutes cacher dans des montagnes. Céſar, après avoir ainſi deſcendu ſans obſtacles, ne laiſſa pour la garde de ſes vaiſſeaux, que deux cohortes & trois-cents chevaux, quoiqu'il eut cinq légions. Le malheur arivé à ſa flote de l'année précédente ne lui donna pas l'idée de mettre celle-là plus en ſûreté; il la laiſſa à l'ancre dans le lieu même de ſon débarquement; *ſans aucune inquiétude*, dit-il, *parce que c'était un rivage uni & découvert*. Son premier ſoin devait être, certainement, de s'aſſurer d'un port; mais il crut devoir marcher auſſitôt à la rencontre des ennemis. Ils l'atendaient au delà d'une riviere, poſtés dans un lieu très-favorable

pour en empêcher le paſſage : malgré cela, Céſar veut le forcer en cet endroit, & il y réuſſit. Il pourſuit les ennemis juſques dans des bois, ou ils courent s'enfermer dans un lieu fortifié par la nature & par l'art; Céſar a encore la témérité de les y aller ataquer, le bonheur d'emporter la place, & de les chaſſer de ces bois : mais ſa fortune, apparemment laſſe de ſeconder de telles folies, l'abandona pour un moment; car le lendemain on vint lui annoncer qu'une tempête lui avait briſé ſa flote ſur ce rivage, où il avait cru qu'elle était ſi bien placée. Auſſitôt il marcha avec ſon armée, pour faire mettre ſes vaiſſeaux a ſec, & les renfermer dans l'enceinte du camp : ceci exigeait néceſſairement qu'il en augmenta beaucoup la garde; celle qu'il y avait établie était même trop faible, lorſque les vaiſ-

ſeaux étaient à l'eau, par conſéquent bien plus alors qu'il avait augmenté ſes retranchemens de tout l'eſpace néceſſaire pour renfermer ſurement, & radouber plus de huit-cents navires. Il eut l'imprudence de n'en rien faire, & de n'y laiſſer encore en partant, que les deux cohortes & les trois-cents chevaux qu'il y avait mis d'abord. Lorſqu'il eut rejoint les ennemis, qui avaient eu la ſtupidité de ne pas profiter de ſon embaras; un jour, qu'il faiſait travailler à ſes retranchemens, ſans aſſez de précaution, la garde de ſon camp fut ataquée très-vivement. Pour la ſoutenir, il fit avancer deux cohortes; mais ne les ayant pas fait joindre enſemble, lorſque les Anglais s'en ſentirent preſſés, ils ſe retirerent, ſans aucune perte, par l'intervalle. » *Cette action*, dit Céſar, » *fit comprendre que l'infanterie Ro-*

» *maine était, par sa constitution,* » *moins bonne contre la maniere de* » *combatre des Anglais, que contre* » *tout autre.* « Cette réflexion trop tardive & infructueuse fait voir combien César pensait peu sur les objets de la science militaire : il aurait dû faire cette observation, dès sa premiere afaire avec l'ennemi, & changer aussitôt, en conséquence, l'ordonance de ses légions, & diminuer le trop grand nombre de leurs armes ; mais il continua, pendant tout le reste de cette guerre, à combatre (malgré les risques qu'il y éprouvait,) ces troupes morcelées des Anglais de la même maniere dont il combatit les grosses bandes des Gaulois & les phalanges des Grecs.

Après avoir ainsi manqué, par sa faute, l'occasion de batre son ennemi, il voulut passer la Tamise,

pour entrer dans les états de Caſſivellaunus chef de la confédération : » *cette riviere*, dit-il, *ne préſentait* » *qu'un gué, même très-difficile,* » *au-delà duquel les ennemis, en* » *grand nombre, étaient rangés en* » *bataille ; ils avaient encore mis de-* » *vant eux une paliſſade de gros* » *pieux pointus, & leurs transfuges* » *apprirent qu'ils en avaient planté* » *de pareils ſous l'eau.* « Ces obſtacles ne perſuaderent point à Céſar de chercher un autre paſſage qui ne fut pas dangereux à la vie de ſes ſoldats, & au ſuccès de ſon entrepriſe. Il envoya ſa cavalerie dans ce gué, & la fit ſuivre de ſes légions, qui avaient de l'eau juſqu'au cou, *& qui néanmoins paſſerent*, dit-il, *ſi rapidement que l'ennemi ne put ſoutenir leur choc & fut mis en fuite*. Quel choc les Romains, ſortant d'un tel gué, pouvaient-ils donc

avoir contre les Anglais rangés en bataille, & fortifiés encore d'une paliſſade ? n'eſt-ce pas mentir trop évidemment ? César ne dit pas le nombre d'hommes qu'a dû lui couter un paſſage auſſi déſavantageux ; mais le lecteur attentif fait bien le préſumer. Dès ſon entrée dans les états de Caſſivellaunus, beaucoup de peuples circonvoiſins lui envoyerent faire leurs ſoumiſſions. Il apprit d'eux que la ville, où ce roi s'était retiré, n'était pas éloignée : il y marche, l'ataque par deux endroits ſeulement, & il ne ſe ſert pas de ſa grande armée pour en inveſtir le reſte. Cette faute fut cauſe que les ennemis, preſſés d'un côté, ſortirent, ſans oppoſition, par un autre. Alors Caſſivellaunus découragé, par la perte de ſa ville qui n'avait pas été défendue, par la défection de quantité de peuples, & par la dé-

route des troupes qu'il avait envoyées contre le camp qui renfermait la flote Romaine, & qui, au lieu de l'ataquer, s'étaient mises en fuite à la vue des deux cohortes & des trois-cents chevaux qui le défendaient; Cassivellaunus, dis-je, découragé se rendit, & toute l'Angleterre s'obligea de payer tribut au peuple Romain.

Aussitôt César ramena toute son armée dans la Gaule: la disette y était cette année là; c'était une raison de plus pour y bien emplacer ses quartiers. César a soin de faire remarquer que ce motif les lui fit placer différemment; mais on voit par son recit même qu'il ne le sut pas faire avec circonspection & prudence; car n'ayant qu'une légion de nouvele levée, il l'établit proche le Rhin, & aux environs de Trèves, pays si mal intentioné

contre les Romains; c'eſt-à-dire dans l'endroit des Gaules le plus ſuſpect. On me dira peut-être qu'il ajouta à cette légion cinq cohortes; mais ce ſurcroît de monde ne l'aguerriſſait pas, & était un ſujet, de plus, de mécontentement pour les peuples de Liége, chez leſquels ce quartier était établi. Une autre légion eut été, là, toute ſeule beaucoup plus que ſuffiſante contre les accidens, & bien moins à charge aux Liégeois qu'il falait menager plus que tout autre. A cette faute, Céſar ajouta encore celle de partager le commandement à deux chefs, Sabinus & Cotta, dont le premier était l'homme du monde le plus incapable & le plus opiniatre. Induciomare, ſeigneur de Trèves ennemi des Romains, ſaiſit l'occaſion de toutes ces circonſtances favorables, pour perſuader aux Lié-

geois d'ataquer les troupes qui é-taient en quartier chez eux. Ainsi par conséquent César, par la mauvaise disposition qu'il fit de ses troupes dans ses quartiers, fut la premiere cause de la défaite de Sabinus & de Cotta; & le danger, où se trouva bientôt après Cicéron, fut aussi l'effet de son ignorance extrême à ne pas mettre entre ces quartiers de la communication & de la correspondance; en voilà les preuves: Cicéron, qui n'était éloigné, que de seize-à-dix-sept lieues, de Sabinus & de Cotta, n'apprit leur défaite que plusieurs jours après, & de plus ce ne fut que par les ennemis qui vinrent l'assiéger; César, qui n'était qu'à Amiens, ne sut ce désastre que onze-à-douze jours après, par Cicéron qui lui donnait encore en même temps la nouvele que sa légion était assié-

gée par soixante-mille Gaulois, depuis huit jours; enfin ces quartiers, si isolés dans ce canton, étaient composés de trente-neuf-mille hommes, & n'étaient renfermés que dans une étendue de trente-trois lieues. Sur la lettre de Cicéron, César marcha à son secours avec avec sept-mille hommes. A son approche, toute l'armée Gauloise leva le siége, pour venir à lui; dès que César l'aperçut, il s'arrêta pour camper. S'il eut été aussi habile qu'on le dit, faute de pouvoir, ici, combatre avec sept-mille Romains contre soixante-mille Gaulois; au moins, très certainement, pour se procurer sa jonction avec Cicéron, il aurait employé l'art des mouvemens & des marches, sur lequel il avait sujet de connaître toute l'ignorance de ses ennemis; mais son génie pauvre ne lui indiqua pas

d'autre ressource que celle de tâcher d'inspirer, en restant dans son camp, beaucoup de témérité aux Gaulois. On ne pouvait pas s'arrêter à un moyen aussi faible, aussi douteux & aussi dangereux dans les circonstances où il se trouvait; néanmoins ce fut celui dont il se servit. Il ordona à sa cavalerie de céder à celle de l'ennemi, lorsqu'elle viendrait escarmoucher; il fit rehausser les remparts de son camp, & même boucher les portes; enfin il comanda qu'en fesant toutes ces choses on fit paraître la plus grande frayeur. Les Gaulois, excités par l'épouvante dont les Romains semblaient être saisis, s'approchent de leur camp, & voyant que bien loin d'en sortir, ils avaient abandoné la défense de leur rempart; ils y montaient déja, lorsque César fit sortir ses sept-mille hom-

mes: les ſoixante-mille Gaulois en furent tellement éfrayés que pas un ſeul oſa réſiſter, & que tous prirént la fuite, en jetant leurs armes. Certainement Céſar ne pouvait pas eſpérer une telle bêtiſe de ſes ennemis: un tel ſuccès n'était nullement vraiſemblable; par conſéquent, il ne devait pas employer un expédient dont la mauvaiſe réuſſite, autant dire certaine, le mettait ſans défenſe. Il aurait été ſans reſſource, ſi ſuivant les règles ordinaires, les Gaulois euſſent inveſti ſon petit camp, avant que de commencer à eſcalader ſon rempart. Suppoſé qu'ils n'euſſent pas réuſſi dans leur premiere ataque, Céſar ne pouvait ni ſoutenir le ſiége, ni forcer l'inveſtiſſement; donc il dut ſa victoire à une faute dont l'effet naturel lui aurait cauſé une défaite auſſi honteuſe que celle de Sabinus.

LIVRE SIXIEME.

Courses de César dans le Hainaut, dans la Gueldre & dans l'Allemagne, son retour dans les Gaules où, par le moyen des peuples leurs voisins, il se vengea des Liégois en les exterminant jusques au dernier homme.

CESAR, appréhendant que la défaite de Sabinus, & le danger où l'on avait mis Cicéron & lui-même, n'encourageassent un plus grand nombre de nations Gauloises à lui faire la guerre, ne crut pas que quarante-deux-mille hommes, qu'il avait, fussent suffisant pour les contenir ou les combatre; il s'en procura dix-huit-mille de plus. Cette quantité ne l'enhardissait pas encore assez, contre les projets de

quelques peuples, qui ſe propoſaient, diſait-on, de lui faire la guerre au printemps; il voulut en prévenir l'exécution, en allant ſurprendre, pendant l'hyver, avec vingt-quatre-mille hommes, ceux du Hainaut. Il les trouva, comme il le voulait, ſans aucunes troupes à lui oppoſer; il pouvait, par conſéquent, s'aſſurer d'eux, en leur prenant ſeulement quelques otages; mais une telle modération n'était pas de ſon caractère: il leur enleva un grand nombre d'hommes, abandona leur pays à l'avarice de ſes ſoldats, & fit ravager leurs terres. Après cette expédition de brigand, il rentra dans ſes quartiers. Il en ſortit au printemps pour marcher contre ceux de Sens, parce qu'ils n'étaient pas venu à l'aſſemblée des états de la Gaule; ils furent obligés de ſe rendre à ſon arivée, n'a-

yant

yant pas pris, assez promptement, la précaution de faire retirer dans leurs villes les habitans des campagnes. C'est ainsi que César, qui, au milieu de l'hiver, avait été se venger, avec tant d'empressement & de cruauté, des seules intentions des peuples du Hainaut, différait encore au printemps de punir le meurtre de Sabinus, & le perfide massacre de ses troupes, commis depuis six mois par les peuples de Liége, à l'instigation d'une partie de ceux de Trèves. Il nè remarquait pas que c'était le retard de cette vengeance qui produisait tous ces soulèvemens. Il voulait, dit-il, avant cette expédition, priver, d'un refuge dans les pays étrangers, le chef ennemi nommé Ambiorix qui, selon lui, n'était pas dans l'intention de lui tenir tête; pour cet effet, il marcha, encore auparavant, contre

les peuples de Gueldre & de l'Allemagne : les premiers n'avaient donné aux Romains aucun ſujet de guerre ; néanmoins il les alla ſurprendre avec cinq légions, mit tout leur pays à feu, enleva beaucoup d'hommes & de bétail, & déclara à cette nation qu'il la maltraiterait encore plus, ſi elle donnait retraite à Ambiorix ou à ſes Lieutenans : après cela, il paſſa le Rhin. Outre le motif injuſte, qui ſeul l'avait armé contre ceux de la Gueldre, il en avait un autre, contre les Allemands, qui ne l'était pas : c'était de les punir d'avoir porté du ſecours à ceux de Trèves, contre les Labiénus ; mais ayant appris que c'étaient les Sueves qui avaient porté ce ſecours, qu'ils aſſemblaient beaucoup de forces, & qu'ils l'atendaient à l'entrée de la forêt noire ; malgré ſon motif & ſon intention, il fut éfrayé, pour

la feconde fois, d'avoir à faire la guerre à des peuples réputés les plus belliqueux de l'Allemagne, &, comme la premiere, il repaffa le Rhin fans avoir ofé les aller ataquer. Il couvre la faibleffe de cette conduite d'un très-mauvais prétexte, qui eft le danger où il croyait être de manquer de vivres. Un Général, le moins inftruit, pouvait-il en manquer dans une expédition de cette nature, & de plus faite à la veille de la moiffon.

De retour dans les Gaules, Céfar marcha contre les Ambiorix, que par hafard il furprit, n'ayant pas même encore affemblé fes troupes; mais il lui échapa, & fe fauva à l'extrêmité des Ardennes avec un petit nombre de cavaliers. Céfar fe mit à l'y pourfuivre avec dix-huit-mille hommes, & ce fut envain. C'eft ainfi qu'il perdit prefque tout le temps de la campagne

à tâcher de s'assurer de la persone de ce chef ennemi, comme si les peuples de Liége ne pouvaient pas lui en opposer un autre, & sans penser qu'il leur fournissait, de plus en plus par ses très-longs retardemens, le moyen de fortifier leur révolte. Enfin il se détermina à tirer vengeance de la perfidie avec laquelle ils avaient massacré neuf-mille hommes des siens, il y avait déja près d'un an. Mais, parce que ces peuples se tenaient dispersés dans leurs bois & leurs marais, il dit qu'il trouva l'entreprise trop difficile & trop dangereuse, & que, pour en ôter le péril à ses troupes, & faire néanmoins *que ces peuples fussent détruits, au point qu'il n'en resta ni nom ni vestiges*, il jugea à propos d'envoyer inviter toutes les nations circonvoisines à venir dévaster ce pays : c'est par ce moyen aussi cruel que lâche que César se ven-

gea de la perfidie des Liégeois; cependant il avait onze légions sous sa main, & une place forte au centre du pays ennemi.

LIVRE SEPTIEME.

La révolte générale des Gaules, les siéges de Bourges & de Clermont, & le fameux Blocus d'Alise.

LES Gaulois croyant que César serait retenu cette année là en Italie, par les dissentions qu'y occasionait le meurtre de Clodius, & jugeant cette circonstance très-favorable pour se délivrer du joug, ils se le proposerent. Les peuples de Chartres oserent se déclarer les premiers, en allant massacrer tous les citoyens Romains qui se trouverent dans Orléans. A cet exemple & par le même motif Vercingetorix, jeune

Auvergnat d'un grand pouvoir, excite ſa nation, s'y forme un parti, & en eſt proclamé Roi; il députe chez tous les peuples de la Gaule pour les ſommer de faire, pour le recouvrement de leur liberté, ce qu'ils s'étaient mutuellement promis; & auſſitôt les peuples de Sens, de Paris, d'Evreux, du Poitou, du Querci, de la Touraine, du Perche, du Maine, du Limouſin, de l'Anjou, & tous ceux qui habitaient les côtes de l'Océan le nommerent leur Général. Les troupes que lui envoyerent tous ces peuples lui ayant compoſé deux armées, il en envoya une dans le Rouergue, & alla avec l'autre dans le Berry.

Cependant à la nouvele de cette révolte, Céſar partit de l'Italie dont les troubles avaient été un peu calmés; il paſſe par la province Romaine, joint une partie des trou-

pes qui y étaient aux recrues qu'il amenait d'Italie, marche en Auvergne par les Cévènes, afin de ſurprendre cette nation qui ne craignait pas de ſurpriſe, de ce côté là, au milieu de l'hiver. Dès que Vercingetorix eut appris l'arivée de l'armée Romaine en Auvergne, il fit ſortir la ſiene du Berry, pour aller au ſecours de ſon peuple. A la nouvele de ſon approche, Céſar quitte ſon armée, ſous prétexte de lever des troupes, & d'aſſembler de la cavalerie; mais c'était, réellement, pour aller trouver à Langres deux de ſes légions, & s'y faire joindre par toutes celles qu'il avait miſes, en quartier d'hyver, dans cette partie des Gaules & à Trèves. Combien ne doit-on pas, ici, reprocher à Céſar d'avoir tant expoſé ſa perſone en feſant, ſans armée, quatre-vingts lieues, chez des peu-

ples révoltés ; d'avoir abandoné, dans un pays ennemi, & à la grande armée de Vercingetorix, ses troupes qui n'étaient composées que d'une partie de celles de la province & de noveles levées d'Italie, qui de plus avaient à couvrir la province Romaine, & à contenir les peuples circonvoisins si suspects dans cette révolte générale ; d'avoir laissé cette armée qui avait le plus de besoin de la présence du commandant pour aller, avec tous les risques possibles pour sa persone, à quatre-vingts lieues de là se mettre à la tête d'onze bonnes légions dont l'ennemi s'éloignait, & par lesquelles il pouvait, très-facilement & beaucoup plus avantageusement, se faire joindre en Auvergne ou ailleurs selon ses besoins. Cette conduite de César qui aurait du engager Vercingetorix à se jeter sur la province Romaine,

le fit, au contraire, mener ſon armée dans le Berry; il en reſortit bientôt pour aller aſſiéger Moulins en Bourbonnais, où Céſar avait établi les Boyens qu'il y avait rendu tributaires de ceux d'Autun. Céſar dit qu'il fut embaraſſé par cette entrepriſe de Vercingetorix : ce Général qui peu auparavant, pour ſurprendre l'Auvergne, venait de faire franchir à ſon armée les Cévènes couvertes de neige; qui tout de ſuite avait fait quatre-vingts lieues, ſans armée, chez des nations révoltées, pour aller, dans un pays dont l'ennemi s'éloignait, joindre des légions qui, pour toutes les plus fortes raiſons imaginables, avaient beaucoup moins beſoin de ſon commandement que les troupes qu'il quitait; ce Général, dis-je, fut alors en doute s'il irait ſecourir les Boyens, ou s'il ne ferait pas mieux,

à cause de la difficulté de faire voiturer des vivres, de laisser ses légions dans un même endroit pendant le reste de l'hiver. Quel doute & quel motif dans une telle circonstance ! quand même cette difficulté eût été aussi grande qu'il est possible, César pouvait-il raisonablement douter s'il devait laisser ses troupes oisives plutôt que d'arrêter les progrès de cette dangereuse révolte, & de défendre ses villes que l'ennemi affiégeait ? Cependant César ne fit, ici, que la faute de douter ; il se détermina à sortir de Sens, pour aller secourir Moulins. Mais dans cette marche si pressante, chez ces peuples tout nouvélement révoltés, il se conduisit comme si ç'eut été une nation étrangere ataquée pour la premiere fois : il crut ne devoir passer aucune ville sans l'affiéger, afin, dit-

il, de ſe faire parvenir des vivres plus facilement. Cependant quand même ſon plus grand intérêt n'eut pas été de joindre l'ennemi au plus vîte, ce n'était pas de Sens, c'eſt-à-dire, du milieu des Gaules révoltées, qu'il devait entreprendre de faire venir ſes vivres dans le Bourbonnais : s'il ne ſe ſentait pas le talent de les enlever à l'ennemi, il devait, dans cette circonſtance, ſe les faire venir préférablement de la province Romaine : rien ne l'empêchait, & de plus la politique le voulait. D'ailleurs ſi la prudence ou la néceſſité lui euſſent permis d'en exiger de quelques peuples amis, ce n'était pas de ceux avec qui il avait, pour cet effet, à s'établir une communication ; mais d'abord des peuples de Nevers & d'Autun, voiſins limitrophes du Bourbonnais ; & de ceux, aux environs de la

province Romaine, de la fidélité desquels ses garnisons lui répondaient. Au lieu d'en agir ainsi, César, marchant au secours de la ville de Moulins assiégée, résolut donc de réduire, en chemin fesant, toutes les villes qui se trouveraient sur son passage : tandis que, dans une guerre de cette nature, ce n'était que par des batailles qu'il devait opérer. Il est bien visible que cette conduite donnait le temps à l'ennemi, non-seulement de prendre Moulins, mais même d'étendre la révolte, & de s'y fortifier autant qu'il était possible ; si la fortune n'y eut secondé César avec la plus grande promptitude.

Le lendemain de son départ de Sens, il bloqua la ville de Chateau-Landon qui se rendit trois jours après. Il alla delà camper devant Orléans dont les habitans épouvan-

tés, ayant voulu dès la premiere nuit s'échaper par leur riviere, furent découverts, pris dans leur fuite, & leur ville brûlée. Ensuite César, passant dans le Berry, avait résolu d'y ataquer Nouan ;(*) mais les habitans, sur la nouvele qu'ils en eurent, lui envoyerent faire leurs soumissions. Enfin il ne restait plus que Bourges, ville alors très-grande & très-forte, & il se mit encore à en faire le siége. Ses opérations antérieures, terminées avec une facilité si imprévue, n'avaient pas donné à Vercingetorix le temps de prendre Moulins. Sur la nouvele de ces succès si fortuits, il quita la place pour marcher contre l'armée Romaine : il vint camper à cinq

(*) Et non pas Neuvy comme disent les traductions.

lieues de Bourges dans un lieu fortifié par des bois & des marais, d'où il comandait la défense de la ville, & gênait extrêmement les Romains dans leurs vivres & leurs fourages, au point qu'il les fit beaucoup souffrir de la faim. Cependant César, durant tout le siége, ne sut pas & n'entreprit même pas de le déposter, ou au moins de lui couper sa communication avec la ville qu'il conserva jusqu'au dernier jour; bien plus quoiqu'il eut dix légions & beaucoup de cavalerie, il en borna l'usage à n'assiéger cette ville que par un seul endroit, qui encore n'était qu'une avenue très-étroite : les autres parties de l'enceinte, formées par un marais & une riviere, lui présenterent en vain d'autres moyens d'environer la ville; il n'en profita pas, & continua toujours le siége de cette ville de la

maniere qui pouvait le plus rendre inutile le grand nombre de ses troupes, & fortifier son ennemi. Il apprit un jour de quelques prisoniers que Vercingetorix avait levé son camp pour l'asseoir plus proche de Bourges, & qu'avec sa cavalerie & son infanterie légère il avait été en persone se poser en embuscade dans un lieu, où il conjecturait que les Romains viendraient le lendemain au fourage. Sur cet avis, César résolut fort à propos de profiter de l'absence du Général Gaulois & de celle de sa cavalerie & de son infanterie légère pour ataquer son armée. Il partit avec ce bon projet; mais il ne sut pas l'exécuter: parce que, dit-il, il trouva l'armée de Vercingetorix rangée en bataille sur une hauteur entourée presque par-tout d'un marais. Mais j'ai à faire remarquer que

cette hauteur n'était qu'une coline d'une pente très-facile, & que le marais, outre qu'il n'environait pas entiérement le poſte, avait pluſieurs gués; & de plus que n'étant que de cinquante piés de largeur, il était poſſible de le couvrir, en peu de temps ſur pluſieurs côtés, de choſes propres à en procurer le paſſage. A tous ces avantages, qui favoriſaient ſuffiſament Céſar, s'en joignait encore un autre très-grand dans cette ocaſion; c'était d'avoir ſa cavalerie, (**) & que les ennemis n'eurent pas la leur. Ce nombre

(**) Céſar ne dit pas qu'il eut amené ſa cavalerie ni en partie ni en total; mais c'eſt faire honeur à ſon ſavoir que de le préſumer. Je puis certifier aux lecteurs que c'eſt ici la ſeule choſe que dans tout le cours de cette critique, je

de circonſtances ſi déciſives n'empêchat pas Céſar de juger cette entrepriſe trop dangereuſe, & de ramener, en conſéquence le même jour, ſes troupes devant Bourges, ſans avoir rien fait.

Quoiqu'il n'ataqua cette ville que d'un côté, comme je l'ai déja dit, & que cette partie ne fut, de plus, qu'une avenue très-étroite; cependant les ouvrages qu'il y fit faire étaient tels qu'ils n'empêcherent pas les ennemis de faire, pendant tout le ſiége, des ſorties par deux portes qui étaient vis-à-vis de ces mêmes ouvrages; en outre il avait fait

---

me ſois permis de ſupoſer. Je ne fais par là aucun tort à Céſar; au contraire, puiſqu'il eſt évident qu'il eut fait une faute plus grande en n'amenant pas de la cavalerie dans cette circonſtance.

élever une terraſſe qu'il n'avait pas eu la précaution de contre-miner ; envain, en la ſapant, les ennemis lui firent ſentir cette faute, il ne la répara pas ; de ſorte qu'en continuant leurs mines il parvinrent à pouvoir y mettre le feu. Il y avait déja long-temps que Céſar était occupé inutilement à ce ſiége, lorſqu'enfin il penſa à faire eſcalader cette place qu'il n'avait pu forcer, ni même gêner par ſes ouvrages ou ſes nombreuſes troupes ; & il y réuſſit. Cela ne peut-il pas encore donner une idée de ſa polyorcétique ? pour compléter celle qu'on doit avoir de ſa férocité, je raporterai qu'à la priſe de cette ville il laiſſa ſes ſoldats égorger tous les habitans au nombre de quarante-mille, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe. Le ſeul avantage qu'il pouvait retirer de cette barbarie était de profiter de l'im-

preſſion de terreur & de triſteſſe qu'elle avait dû faire ſur l'armée ennemie pour l'ataquer dès le lendemain ; puis qu'elle était, autant dire, aux portes de la ville. Quelques fatigués du ſiége qu'on ſuppoſe les ſoldats Romains, certainement ils avaient aſſez de force pour le court travail d'une bataille ; d'autant plus qu'ils auraient eu l'avantage de la livrer preſque ſous les fortifications de la ville, où ils étaient aſſurés d'une heureuſe retraite, en cas qu'ils ne puſſent pas vaincre. Aulieu de cela, Céſar, ce Général ſoi-diſant actif, y perdit le temps & cette occaſion unique à donner pluſieurs jours de repos à ſes ſoldats. Il en ſortit enſuite, non pas encore pour joindre enfin l'ennemi, mais pour aller, très inutilement avec toute ſon armée, à Déciſe, ville alors du domaine Autunois, y juger un différent qui y

partageait ce peuple. Son motif était, dit-il, de prévenir une guerre civile qui aurait pu engager dans la révolte une partie de ce canton. Il eſt vrai qu'il était très bon d'obvier à cet accident: mais certainement il ſuffiſait qu'il jugea la choſe de ſon camp, ou qu'il envoya à Autun avec des troupes une perſone qui le repréſenta, & que, pour plus grande précaution dans ces circonſtances ſuſpectes, il exigea des otages du parti condamné: voila tout ce que Céſar avait à faire. Mais que pour ſe concilier une partie du peuple Autunois, il ſacrifia un temps qui pouvait beaucoup influer ſur la durée & peut-être même ſur le ſuccès de cette guerre, c'était une choſe déraiſonable: cependant il l'exécuta. Il ſe rendit à Déciſe avec toute ſon armée, ſans penſer à en employer une partie à s'aſſurer,

pour ſon retour, un paſſage ſur l'Allier. Cependant, s'il eut eu afaire à un Général habile, cette faute pouvait lui faire perdre une partie de ſa campagne, & par conſéquent lui être on ne peut pas plus déſavantageuſe dans une guerre de la nature de celle qu'il fesait.

En ſortant de Déciſe il diviſa ſon armée; il en donna à Labiénus quatre légions & une partie de la cavalerie, pour aller contre les peuples de Sens & de Paris; &, avec les ſix autres & l'autre partie de la cavalerie, il ſe propoſa non pas encore de combatre l'armée Gauloiſe, mais de faire encore un autre ſiége qui était celui de Clermont. Vercingetorix, en ayant eu avis, fit rompre tous les ponts de l'Allier, & ſe tint ſur la gauche de cette riviere pour en empêcher le paſſage, & pour ſuivre l'armée

romaine dans tous ses mouvemens. César, alors, eut lieu de reconaître sa faute : il convient qu'il se trouva très embarassé, & qu'il craignait que le passage de l'Allier ne lui fit perdre la plus grande partie de la campagne. Mais Vercingetorix, en ne fesant pas observer ce qui pouvait se passer en arriere de son armée, & en ne soupçonant pas les endroits qui pouvaient servir au projet de son ennemi, le sauva lui-même de ce danger, en lui laissant un moyen facile de passer la riviere. Dès qu'il eut appris que César l'avait passée, il se retira avec hâte à Clermont pour n'être pas forcé de combatre. César bientôt s'y rendit : il se campa vis-à-vis de la place qui était située sur une montagne très élevée. L'armée Gauloise était campée sous les murs de la ville dont la hauteur était telle que

deux ou trois hommes, en s'aidant, pouvaient y monter. Vercingetorix avait retranché ſes troupes d'une muraille de ſix piés batie ſur le milieu du coteau. Au pié de la montagne, & à l'oppoſite de la ville était une colline très forte où l'ennemi n'avait placé qu'une faible garde, malgré l'importance dont elle lui était: car la perte de ce poſte devait le gêner beaucoup pour avoir de l'eau & du fourage. Céſar le ſurprit la nuit, & s'en empara; il y établit deux légions, & le joignit à ſon camp par un double foſſé. Cela lui feſait une belle avance pour ſon ſiége. Sur ces entrefaites, on vint lui annoncer que les principaux des Autunois entreprenaient de faire déclarer leur nation contre les Romains, & que les dix-mille fantaſſins qu'il avait demandés, ſéduits par les menſonges

de leurs chefs, marchaient pour ſe joindre aux Auvergnats, & n'étaient plus qu'à dix lieues de Clermont. A cette nouvele, Céſar, afin de combatre ou de détromper ces dix-mille hommes, en retire de ſon camp vingt-quatre-mille & toute ſa cavalerie, & pour ſe donner ce grand nombre ſi inutile à ſon objet, il ne laiſſe que deux légions pour la garde de ſon camp qu'il avait fait pour en contenir ſix & la cavalerie. Cette faute faillit avoir le mauvais ſuccès qu'elle méritait : avec ces vingt-quatre-mille hommes & toute ſa cavalerie il réuſſit effectivement à diſſuader les dix-mille Autunois, & à s'en faire ſuivre ; mais à ſon départ l'armée Gauloiſe était venue ataquer ſon camp, & avait mis les troupes abandonées à ſa défenſe dans le plus grand danger pendant tout le jour : elle devait recomencer l'ata-

que

que le lendemain ; mais César, sur la nouvele de ce qui y était arivé, précipita sa marche, & y revint avant l'aurore. Il n'est pas douteux que César, par cette conduite, ne se soit exposé à perdre & son fort & son camp & ses deux légions.

Lorsqu'il fut de retour devant Clermont, il reçut avis que la nation Autunoise, sur les faux raports qui avaient trompé ses troupes, avait aussitôt commis tant de barbaries, envers les Romains qui étaient dans le pays, qu'elle pensait que le seul moyen de se soustraire à la vengeance était de tirer, sous quelque prétexte, les troupes qu'elle avait à l'armée Romaine pour se joindre ensuite à la révolte générale. César envain reçut ses excuses : elle ne se r'assura pas, & se prépara secrétement à lui faire la guerre. La conduite des Autunois annonçant à

César leur défection à son parti, il craignit, dit-il, de se voir ataqué en même temps par tous les peuples de la Gaule; & pour se rendre plus fort, selon lui, il résolut de se retirer de devant Clermont, & de rejoindre Labiénus. Il n'était pas possible de faire une démarche plus déplacée : il quitait un siége où il s'était déja établi on ne peut pas plus favorablement, qui le metait proche de la province Romaine, & de tous les pays adjacens qui tenaient pour lui, par le moyen duquel il tenait en échec une armée ennemie très-nombreuse; il le quitait, dis-je, pour aller à soixante lieues de là réunir ses trente-six-mille hommes & sa cavalerie à l'armée de Labiénus composée de la même quantité de cavalerie & de vingt-quatre mille hommes. C'était ôter à ces deux armées la moitié de leurs forces que de les réunir ainsi en un seul corps : séparés elles

pouvaient chacune combatre les plus grands nombres de Gaulois ; & elles lui donnaient en outre cet avantage qu'il pouvait couvrir & dominer une grande étendue de pays, agir offensivement en plusieurs endroits, & faire de concert différentes entreprises. César songeait aux moyens de déguiser cette fuite, lorsqu'il se présenta à lui une occasion de donner à la ville un assaut. Les Gaulois avait presque abandoné un côté de la montagne, où était la ville, pour aller en plus grand nombre en fortifier un qui était très faible : les transfuges & les espions apprirent à César que les ennemis craignaient beaucoup cet endroit, parce qu'il seraient enfermés s'il s'en emparait. César, à son arivée devant Clermont, avait donc fait la faute de ne pas reconaître la place sur tous ses points, soit par le raport des espions, des prisoniers & des transfuges, soit

par des aſſauts portés ſur les déhors inconnus. S'il eut pris cette précaution, il eut sût que le côté oppoſé de celui de la ville vis-à-vis duquel il s'était campé était très-faible, & en conſéquence il aurait dû l'ataquer en même temps que la colline, où il plaça ſon petit camp: les ennemis, non inſtruits par la perte de ce poſte-ci, n'avaient pas encore porté leurs forces dans celui-là, ni entrepris de le fortifier. Mais Céſar, qui n'avait pas ſut prendre cette place par un ſiége, ne ſut pas non plus l'emporter d'aſſaut. Lorſqu'il s'aperçut, comme je viens de le dire, que les ennemis avaient dégarni une partie de leurs retranchemens pour travailler à en fortifier une autre, il les engagea, par quelques mouvemens, à ſe dégarnir encore davantage de ce côté-là; leur donant à penſer qu'il voulait les ataquer du

côté où il craignaient de l'être. Lorſqu'il vit cette partie de leurs retranchemens vuide de troupes, il y fit avancer ſes ſoldats, la leur fit franchir ; & dès qu'ils y eurent mis le pié, ſatisfait de cette bravade, il fit ſoner la retraite. Il n'y eut, dit Céſar, qu'une légion qui l'entendit ; toutes les autres, contre les ordres de leurs officiers, pourſuivirent le peu d'ennemis, qui étaient à la garde de camp, juſqu'aux portes de la ville : l'alarme & la frayeur y furent telles qu'une partie des habitans du côté oppoſé où ſe feſait l'ataque, croyant par la fuite des autres la ville priſe, ſauterent du haut en bas du rempart.

En même temps un centurion & trois ſoldats montaient par un autre côté ſeulement en ſe ſoulevant mutuelement. Il eſt très-vraiſemblable que ſi Céſar, attentif aux événe-

mens, eut soutenu au moins ce premier succès qu'il aurait dû prévoir par les circonstances, il eut emporté la place. Mais, au contraire, les ordres qu'il avait donés, & qu'il ne changea pas arrêterent ses soldats à moitié de ce qu'il voulaient & pouvaient faire, les empêcherent de prévenir le secours des ennemis qui, à leur arivée, renverserent ceux qui étaient sur leur muraille, batirent ceux qui étaient dans leur camp, & les en chasserent : ainsi César fut humilié par cette même entreprise qu'il avait faite pour imposer à son ennemi. Deux jours après il se retira de devant Clermont, pour joindre Labiénus qui était aux environs de Paris. Il voulut passer par Autun : afin apparemment d'intimider ce peuple qu'il savait être toujours dans le projet de se révolter. Malgré cela, dès qu'il eut passé l'Allier il céda

aux inſtances des troupes Autunoiſes qui prétextaient vouloir aller contenir leurs compatriotes, avant ſon arivée chez eux : il leur acorda leur congé, » *quoiqu'il eut*, dit-il, » *pluſieurs preuves de leur perfidie,* » *& qu'il ſut que le congé qu'on leur* » *acordait hâterait leur révolte ; mais* » *il aima mieux*, ajoute-t-il, *le leur* » *acorder que d'offenſer ce peuple, ou* » *de lui montrer qu'il le craignait.* « Cette excuſe de Céſar eſt une excuſe dictée par l'orgueil, qui eſt moins humilié de paraître faire une faute volontairement, que de paraître l'avoir faite par ignorance. Céſar couvre ſouvent les ſienes de ce prétexte ; mais, ici, il eſt moins vraiſemblable qu'ailleurs : ſes ſoupçons pouvaient-ils offenſer une nation à moitié revoltée, & ſe montrait-il timide en prenant ſur elle des otages ? Le mauvais effet de cette faute fut

prompt : à peine ſorties du camp de Céſar les troupes Autunoiſes allerent maſſacrer dans Nevers la garniſon, les voyageurs & les marchands Romains qui s'y trouverent ; ils s'emparerent de tout ce que Céſar y avait placé : c'étaient les otages de la Gaule, les deniers publics, des vivres, des chevaux & une partie du bagage de l'armée. Après cela ils mettent le feu à la ville, ne penſant pas pouvoir la défendre. Delà ils levent du monde dans tous les environs, ils diſpoſent des corps-de-garde le long de la Loire, ils envoient partout leur cavalerie pour ôter les vivres aux Romains, & les forcer par-là de ſortir de leur pays. Ces nouveles ajoutant encore à l'impatience que Céſar avait de ſe fortifier des troupes de Labiénus, il marcha nuit & jour vers la Loire qu'il paſſa ſans oppoſition, & il prit auſſi-

tôt la route du Sénonais. Pendant ce temps là, Labiénus apprenant la retraite de ſon Général de devant Clermont, la révolte des Autunois, & les mouvemens offenſifs de la plûpart des nations Gauloiſes ; en digne Lieutenant de Céſar il ne ſe crut pas auſſi aſſez fort de ſon côté avec quatre légions, une bonne cavalerie, & les recrues d'Italie qui lui compoſaient ſa garniſon de Sens : & ne penſant pas avec cela pouvoir combatre, il abandone les grands ſuccès qu'il avait déja eu en prenant Melun, en forçant les ennemis de brûler Paris, & en gagnant ſur eux une bataille : il penſe que tout ce qu'il peut faire eſt de ramener ſon armée à Sens ; il y revient : & delà va rejoindre Céſar.

Vercingetorix, après la révolte de ceux d'Autun, & la retraite de l'armée Romaine de devant Cler-

mont, ferma les paſſages de l'Italie & de la Province : il ſe fit fournir encore, pour mieux ôter les vivres & le fourage, quinze mille cavaliers, & il envoya des troupes pour ravager le Vivarais, le Querci & le Rouergue. Céſar, qui avec onze légions & une nombreuſe cavalerie ne s'était pas cru aſſez fort pour combatre les commencements de la révolte, ſe trouvant encore bien plus ſaible contre ſes grands progrès, envoya chez les Allemands leur demander de la cavalerie & de l'infanterie légère. Lorſqu'il les eut reçu, il ſe retira, par la frontiere du pays de Langres, vers la Franche-Comté, pour être, dit-il, a portée de ſécourir la province, ſi l'ennemi y allait. Vercingetorix le joignit dans ſa marche & l'ataqua avec toute ſa cavalerie : mais celle des Allemands, par une manœuvre qu'elle

fit, décida la victoire en faveur de César. Vercingetorix, après la déroute des siens, marcha aussitôt vers Alise; César poursuivit & batit son arriere-garde, & vint aussi camper le lendemain devant cette ville : elle était située sur le sommet d'un côteau fort élevé au pié & aux côtés duquel coulaient deux petites rivieres; l'une à droite, l'autre à gauche. Il y avait, en face de la ville, une plaine qui avait à-peu-près une lieue de longueur; tout le reste des environs était garni de côteaux peu distants de la place, & aussi élevés que celui sur lequel elle était assise. Vercingetorix avait campé son armée sous les murs de la ville, & elle occupait tout le côteau de la montagne qui fesait face à l'Orient : il l'avait retranchée d'un mur de six piés & d'un fossé.

César, après avoir reconnu cette

place, crut en devoir faire le blocus: pour cet effet il diſtribua ſon armée en vingt-trois quartiers qu'il diſpoſa à l'entour du mont Auxois ſur les hauteurs qui, en grande partie, l'environent; il les fortifia ſéparément, & enſuite il les joignit les uns avec les autres par une ligne de communication. Pendant qu'on y travaillait, il y eut un combat de cavalerie; celle de Vercingetorix y preſſait vivement les Romains, mais les cavaliers Allemands, envoyés au ſecours, donerent à Céſar une ſeconde victoire. Après la perte de ce combat de cavalerie, Vercingetorix, ſongeant que la ſiene ne lui ferait qu'inutile & embaraſſante lorſque les Romains auraient fini leurs lignes, qu'il croyait ne pouvoir pas empêcher, réſolut de la renvoyer: il ordona donc à tous ſes cavaliers de retourner dans leur pays, d'en ra-

mener tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, de lui apporter des vivres, & d'être de retour dans un mois, parce qu'il n'avait de subsistances que pour cet espace de temps. Quel excès d'ignorance que de se laisser enfermer avec quatre-vingt-mille hommes d'élite, & de plus dans une ville très-peuplée qui ne pouvait le nourrir que pendant un mois: cependant César en montrait autant en entreprenant de bloquer une place, sans avoir fait lui-même aucune provision de vivres, ni s'être assuré d'aucun moyen de s'en faire parvenir; & de s'enfermer encore pour cela dans des lignes, tandis qu'il savait qu'une grande multitude de Gaulois devait venir, avant un mois, au secours des assiégés, & qu'il pouvait par conséquent en être bloqué lui-même. D'ailleurs l'effet de ce blocus, si long & si

difficile à faire, pouvait être aisément évité : pendant qu'on travaillait à la contrevallation Vercingetorix ne pouvait-il pas, avec sa cavalerie & une partie de ses quatre-vingt-mille hommes, aller, aux environs de la ville, se faire donner les vivres que son ennemi ensuite y vint enlever, ôter aux Romains cette ressource qui leur était indispensable pour leur entreprise, & augmenter par là ses subsistances, sur le défaut desquelles César fondait son succès. Certainement, trente-mille hommes laissés dans Alise étaient plus que suffisants aux Gaulois pour la défendre contre toutes les nouveles entreprises possibles de César, & de plus pour le gêner beaucoup dans le travail de ses ouvrages ; & leur détachement, & raportant bientôt des vivres, pouvait encore ataquer à dos les

Romains qui n'auraient pas eu le temps de ſe couvrir d'une circonvalation, & de concert avec les aſſiégés il pouvait eſſayer de forcer leurs retranchemens imparfaits : au reſte la contrevallation, qui n'eut pas encore été achevée, lui eut permis de rentrer dans la ville ; & quand elle eut été finie, elle aurait été une bariere trop faible contre les éforts réunis des Gaulois de la ville & du déhors : ſuppoſé même que Céſar eut ſut empêcher ce corps d'armée de rentrer, Vercingetorix aurait néanmoins tiré cet avantage de l'avoir fait ſortir, qu'il aurait par là, ſans afaiblir ſa garniſon, doublé les vivres de la ville, & ôté ceux des Romains. Si Céſar eut laiſſé ſortir, librement, cette armée pour la ſuivre enſuite & la combatre ; il eut, pour cela, abandoné ſon blocus ; & les habitans

d'Alise, à l'afût de cette démarche, auraient pu encore envoyer, derriere lui, vingt-mille hommes des leurs. César environé par ces deux corps d'armée, dont je suppose que les mouvemens se feraient combinés, aurait certainement été dans un plus grand embaras que s'il eut eu à agir contre les quatre-vingt-mille Gaulois réunis. Enfin ce blocus n'était à entreprendre qu'autant qu'il y avait de certitude que les assiégés seraient réduits avant l'arivée de l'armée auxiliaire; & il n'y avait à cela nulle vraisemblance; donc le projet de ce blocus n'était pas raisonable: & je vais prouver que son exécution le fut aussi peu.

Après avoir renvoyé sa cavalerie, Vercingetorix se proposa d'atendre, patiemment dans Alise, l'armée de secours qu'il avait demandée; & César se mit à hâter, & à fortifier

ſes lignes le mieux qu'il ſut. Premierement pour couvrir ſes travaux, il fit, au bas du mont Auxois, un foſſé de vingt piés de large ſur autant de profondeur, & à quatre-vingts pas delà, c'eſt-à-dire à ſoixante-ſept toiſes de Paris, il établit ſes retranchemens: c'étaient d'abord des chauſſe-trapes; enſuite huit rangs de trous rangés en quinconce, au milieu deſquels était fiché un pieu pointu qui reſortait de quatre doigts; après cela, était un foſſé profond de cinq piés, dans lequel étaient plantés, & atachés enſemble cinq rangs d'arbres dont les branches étaient aiguiſées. Derriere cet abatis, était un foſſé de quinze piés de profondeur ſur autant de large; & après ce foſſé était le rempart: il avait douze piés de hauteur, ſurmonté d'un parapet à crénaux; il était fraiſé, & flanqué de tours dif-

tantes l'une de l'autre de quatre-vingts piés : telle fut ſa ligne de contrevallation ; ſon circuit avait près de quatre lieues : il fit ſemblable celle de circonvallation, à l'exception du foſſé avancé qui ne lui était pas néceſſaire pour le travail de cette ligne ; & la circonférence de celle-ci avait près de cinq lieues. Quand Céſar eut achevé tous ces ouvrages, il fit dans les environs du fourage & des vivres pour trente jours. Peu après l'armée Gauloiſe ariva : elle était de deux-cents-quarante-mille hommes d'infanterie & de huit-mille chevaux. Ses chefs, pour avoir voulu mal-à-propos l'amener toute en même temps, manquerent le terme que leur avait preſcrit Vercingetorix, firent par là beaucoup ſouffrir de la diſete les aſſiégés, & donerent à Céſar le loiſir de s'aproviſioner, & de finir

ſes ouvrages ſuivant ſon deſſein. A leur arivée, ils firent camper leur monde ſur une montagne qui était à cinq-cents pas de la circonvallation. (*) A la venue de tant d'ennemis, la ſeule choſe que Céſar avait à faire était d'abandonner ſes lignes, pour faire, contre ces troupes ſi nombreuſes, une guerre de marches & de mouvemens ſemblable à celle que fit Fabius contre Annibal : il ne l'eut pas long-temps continuée, ſans trouver l'occaſion de combatre avec avantage, & de défaire cette multitude inhabile. Au lieu d'en agir ainſi, il crut devoir continuer ſon blocus. Cette réſolution n'eût été bonne qu'autant qu'il

(*) Toutes les fois que je parlerai de pas, qu'on ſe rapelle que c'eſt le pas géométrique dont il s'agit.

eut été certain de réduire les affiégés, avant que l'armée de fecours eût forcé fes retranchemens : mais il ne pouvait pas avoir raifonablement cette idée ; parce que fes retranchemens n'étaient pas de nature à foutenir l'affaut général, pendant une demi-journée feulement : la chofe fe démontre d'elle-même. L'armée de Céfar était placée entre deux lignes environantes ; la premiere avait près de quatre lieues de tour, & pouvait être ataquée par quatre-vingt-mille hommes ; la feconde avait près de cinq lieues, & pouvait l'être par deux-cents-quarante-huit-mille hommes. A ces trois-cents-vingt-huit-mille Gaulois, qui pouvaient ataquer en même temps, & fur deux lignes environantes qui fefaient enfemble huit lieues & demies, Céfar n'avait à oppofer que foixante-dix-mille hom-

mes. (*) Ses retranchemens ne ſupléaient pas du tout, par leur force, à tant de déſavantage : c'étaient les moyens les plus faibles de la fortifications. N'eſt-il pas évident que les Gaulois, à la faveur des galeries, pouvaient couvrir promptement de terre & de faſcines, les chauſſe-trapes, & les trous garnis de pieux, & s'avancer ainſi juſqu'à l'abatis, auquel il leur était encore très-aiſé de mettre le feu, de même qu'à la fraiſe du rempart : après ce facile travail, ils n'avaient plus, pour joindre les Romains, qu'à combler le foſſé, & à eſcala-

(*) J'y comprends les cavaliers : Céſar a eu la négligence de ne pas en dire le nombre ; mais Appien nous apprend qu'il en avait dix-mille à ce ſiége d'Aliſe.

der les remparts de terre qui n'avaient que deux toises de hauteur, dont les Romains ne pouvaient pas défendre toutes les parties de la circonférence, sur lesquels leur armée de soixante-dix-mille hommes était divisée, éparpillée & séparée; où elle pouvait être ataquée, en même temps, sur tous les points; & par conséquent être combatue de front, de flanc & de revers. Il est très-vrai qu'il ne pouvait pas échaper un seul Romain de cet assaut général. Voilà ce que le moindre raisonement conseillait à César d'éviter, & aux Gaulois de faire. Examinons maintenant ce que l'on fit de part & d'autre.

L'armée de secours, le lendemain de son arivée, livra un combat de cavalerie; celle des Allemands en donna la victoire à César: c'était la troisieme de cette espèce dont il

luî était redevable. La nuit du jour ſuivant, les Gaulois donerent un aſſaut aux lignes; mais ils firent la faute de ne l'atacher qu'à un ſeul endroit; encore était-ce celui qui était d'une plus grande déſenſe: & n'ayant pris aucune précaution pour ſe garantir, & détruire les obſtacles qui s'oppoſaient à eux, ils ſe retirerent au lever du ſoleil ſans avoir eu le temps de forcer aucune partie. Ce mauvais ſuccès leur fit ſentir la faute qu'ils avaient faite de ne pas penſer à chercher, pour leur ataque, l'endroit le plus faible: s'en étant informés, ils apprirent que c'était le côté ſeptentrional de la circonvallation, parce que Céſar, dans cet endroit, en avait conduit la ligne ſur le penchant d'une montagne, ſans prendre la précaution de s'en aſſurer le ſommet en y établiſſant un fort. Sur

cet avis, les chefs Gaulois y font marcher un détachement de cinquante-cinq-mille hommes : ceux-ci, quoiqu'ils ne s'aiderent encore que par la ſeule protection du lieu, couvrirent bientôt les premiers retranchemens, parvinrent au foſſé qu'ils comblerent de même, & forcerent enſuite le rempart. Certainement, Céſar était contraint de lever le blocus, ſi les aſſiégés euſſent eu le ſens comun de joindre leurs éforts à ceux des troupes qui avaient forcé cet endroit ; mais ils ſe porterent ſur un autre côté dont le dehors n'était pas ataqué ni même menacé ; & toute l'armée, encore de cent-quatre-vingt-treize-mille hommes, qui pouvait ataquer unanimément toute la circonvallation, ou moins la menacer, reſta toujours au devant de ſon camp, & ne s'approcha ſeulement pas. Une

ataque aussi mal-adroite laissant à César toutes ses forces, il fit faire une sortie pour prendre à dos les assaillans ; dès que ceux-ci s'aperçurent qu'ils allaient être envelopés, ils prirent la fuite, sans que leur succès & leur grand nombre pussent les enhardir à faire la moindre résistance : les Romains en firent un grand carnage. Ce spectacle, au lieu de doner aux assiégés l'intrépidité du besoin, les découragea au point qu'ils rentrerent dans leur ville : & dès que les cent-quatre-vingt-treize-mille Gaulois du dehors apprirent par les fuyards la défaite de leur détachement, aussitôt ils prirent de même la fuite, & abandonerent à l'ennemi Alise, ses habitans, & les quatre-vingt-mille soldats qui y étaient renfermés. Cette derniere action peint très-bien les Gaulois, & prouve

elle seule que ces peuples si loués par l'orgueil des Romains étaient des vraies brutes. Quant à César lui-même que les modernes étudient comme le premier modele dans la science militaire ; je crois, selon mon projet, avoir suffisament démontré sa parfaite ignorance par cette analyse critique de sa conquête des Gaules.

Cependant je me rapele qu'un auteur militaire des plus estimés, Monsieur Guischard autrement nommé Quintus Icilius, dit, au commencement de son histoire détaillée de la guerre de César contre les lieutenans de Pompée en Espagne ; que *jamais le génie d'un seul homme ne s'est montré avec plus d'éclat ; & n'a décidé plus sûrement la victoire, que celui de Jules César dans sa guerre contre Pompée.* Comme tous les modernes sont aussi sur cet article

dans le même préjugé que Monſieur Quintus Icilius : je vais encore faire l'analyſe de ces deux campagnes juſqu'à la retraite de Céſar en Théſſalie.

LIVRE PREMIER.

DE LA GUERRE CIVILE.

Marche de Céſar contre Pompée juſqu'à Brindes, & ſa campagne contre Afranius en Eſpagne.

LA mort avait rompu les liens politiques par leſquels on ſait que Céſar & Pompée s'étaient d'abord unis : chacun de ces deux ambitieux, ſe trouvant alors aſſez puiſſant par ſoi-même, chercha à ſe défaire d'un rival qui lui était devenu inutile & dangereux. Pompée par ſes grands ſervices envers l'état, ſa conduite plus modérée, ſes libéralités pour le peuple & ſa préſence dans Rome avait acquis une grande

ſupériorité de crédit. Il obtint du Sénat des décrets contre Céſar par leſquels, ſous un faux prétexte, on lui fit d'abord livrer deux légions de ſon armée; enſuite on lui ſignifia que, s'il déſirait le conſulat de l'année ſuivante, il eut à ſacrifier les derniers mois de ſon gouvernement, pour le venir poſtuler en perſone: quoique le peuple Romain l'eut exempté de cet uſage. Enfin on lui ordona de licencier ſon armée; & que ſinon il ſerait regardé comme ennemi de la République. Deux tribuns du peuple, qui étaient de ſes plus fidèles partiſans, M. Antoine & Q. Caſſius, s'oppoſerent à ce dernier article; & auſſitôt leur oppoſition faite; ils ſe retirerent auprès de Céſar qui était à Ravenne. Cette conduite des tribuns & les refus de Céſar ſurtout ce qu'on exigeait de lui déterminerent le Sénat à faire des levées pour le combatre,

Sur cette nouvele César débauche son armée, & la fait entrer dans l'Italie: couvrant ses coupables projets de la prétendue nécessité où il était, disait-il, d'assurer sa vie contre les mauvaises intentions de ses ennemis, & de venger les droits du peuple violés, selon lui, en la persone de ces deux tribuns perfides lorsqu'ils avaient parlé inutilement en sa faveur. Dès qu'il parut Rimini, Arezzo, Pesaro & Ancone lui ouvrirent leurs portes. Le préteur Thermus lui fermait celles d'Ugubio, & gardait cette ville avec cinq cohortes; mais bientôt, sur la seule méfiance qu'il avait des habitans, il en retira ses troupes, & lui abandona la place. Ensuite César s'avança vers Osimo dont les habitans, payés apparemment pour le recevoir, chasserent eux-mêmes la garnison qui était pour les défendre,

Ces pertes inopinées causerent dans Rome la plus grande alarme : la frayeur y fit dire que César arivait, & qu'on voyait déja sa cavalerie. Cette nouvele aussi invraisemblable que fausse inspira dans la ville une telle épouvante qu'on cessa les levées qui s'y fesaient, que le consul Lentulus, Marcellus son collègue & la plupart des Magistrats prirent la fuite, & qu'enfin l'on s'imagina qu'il n'y avait pas de sûreté pour tout ce qui était en-deçà de Capoue : là seulement on commença à se rassurer & à s'assembler : mais encore comment ? Lentulus employa des gladiateurs pour composer la garnison des villes voisines de la Campanie. Cependant César avançait toujour dans l'Italie sans être arrêté : toutes les villes le recevaient très-volontiers, & le fournissaient sur tout ce qui lui était nécessaire : toujour au-

ſeul bruit de ſon approche les troupes de Pompée fuyaient de leurs places fortes ; ou même venaient ſe joindre à leurs ennemis : le premier lieu qui l'arrêta fut *Corfinium* ; il en commença le ſiége ayant deux légions & à-peu-près ſix ou ſept cohortes. Le comandant de cette ville nommé Domitius Ahénobarbus dépêcha auſſitôt vers Pompée pour le prier de venir à ſon ſecour ; lui ajoutant qu'avec ainſi deux armées, l'on pourait facilement couper les vivres à Céſar, & l'enfermer dans ſa poſition ; que d'ailleurs ſon ſecour lui était indiſpenſable pour s'ôter du péril lui, trente-trois cohortes, grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers Romains. Une telle garniſon ſuffiſait pour défendre une très-grande ville contre une très-forte armée, & Domitius était dans un cas contraire : la place qu'il avait

à défendre n'avait qu'une enceinte médiocre, & son assiégeant avait un tiers de troupes moins que lui. Mais de quelque incapacité que soit marquée cette demande ; la réponse de Pompée & sa conduite le sont encore plus ; il fit dire à Domitius que son intention n'était pas de se mettre en danger pour le secourir, qu'il n'avait, s'il lui était possible, qu'à abandoner la défense de *Corfinium*, & le venir joindre avec ses troupes. Ce conseil ignorant était devenu trop difficile pour celui à qui il le donnait : car les premiers jours du siége, il était arivé à César une légion, vingt deux cohortes Gauloises & trois-cents cavaliers Allemands. Alors Domitius, malgré toutes ses forces, s'imagina qu'il lui était également impossible de défendre *Corfinium*, ou d'en retirer son armée : ce qui lui fit prendre la

lâche résolution de l'abandoner, & de s'enfuir seulement avec quelques amis. Cet infâme projet ayant été découvert par ses troupes, aussitôt elles se rendirent d'elles-mêmes à César qui décampa le lendemain pour joindre l'armée de Pompée.

La nouvele de cette approche, & de tout ce qui s'était passé à *Corfinium* frapa d'une nouvele terreur Pompée & tout son parti. Le désordre & l'épouvante y régnaient tellement que douze à treize cohortes, qui abandonaient différentes places pour fuir l'armée de César, y tomberent sans que celui-ci eut, pour cet effet, employé la moindre manœuvre : toutes se rendirent à la seule vue de leur ennemi. Pompée lui-même au lieu de s'avancer enfin pour s'opposer à la marche si facile de son ennemi, ou du moins au lieu de rester pour atendre & pro-

téger la venue de ses nouveles levées qui pouvaient lui être enlevées ; Pompée, dis-je, au contraire part encore à l'instant de Lucéra pour aller à Brindes. Lorsqu'il y est arivé, il se croit dans une telle extrêmité qu'il y arme les esclaves, les bergers & en fait un corps de cavalerie. César vint contre cette place avec trente-six-mille hommes : Pompée était dedans avec douze-mille : il avait déja fait partir pour Durazzo la plus grande partie de son armée avec les Consuls. Cette circonstance heureuse dona à César l'idée de l'enfermer en bouchant par un môle l'entrée du port. L'objet de cette entreprise était le seul qu'on dut avoir dans cette conjoncture : mais c'était avec toute l'inhabileté possible que César l'exécutait. Comment, avec seulement la moindre réflexion, pouvait-il tenter sans le secour d'au-

cun vaiſſeau de fermer l'entrée d'un port par le très-long ouvrage d'un môle, tandis qu'il pouvait être empêché du côté de la ville par une garniſon de douze-mille hommes, & du côté de la mer par une grande armée qui n'était éloignée de Brindes que par un trajet de vingt-quatre lieues ? C'était par le moyen le plus prompt que Céſar devait agir, & il ſe ſervait du plus lent qu'on puiſſe employer. Le mépris de Pompée pour cet ouvrage ridicule fut vraiſemblablement l'unique cauſe de ſa continuation. Céſar eut ſa conſtance d'y faire travailler pendant neuf jours ; & après ce long eſpace de temps, ſa jetée n'était pas encore à moitié faite lorſque la flote qui avait tranſporté l'armée à Durazzo revint pour emmener Pompée & le reſte de ſes troupes. Céſar, pour s'être occupé inu-

tilement, se trouva dans l'impossibilité d'opposer à ce départ le moindre obstacle : & ce qui plus est il n'en fut informé que par les habitans de Brindes dont il avait la bienveillance. Il nous marque qu'il pensa bien alors à l'avantage qu'il aurait eu à poursuivre & à joindre Pompée avant qu'il se fut fortifié des secours d'outre-mer ; mais qu'il se crut dans l'impuissance de le faire parce que manquant, selon lui, de vaisseaux il ne pouvait, dit-il, en faire venir, à cet effet, que de la marche d'Ancone, du détroit de Sicile ou des Gaules, & qu'aux difficultés de cet éloignement se joignaient encore celles de la saison, que toutes ces circonstances différant trop son expédition maritime il résolut de la borner pour le présent à envoyer Curion en Sicile avec trois légions & Valérius en Sardai-

gne avec une, & enfin qu'en atendant une flote & une saison plus favorable, il jugea nécessaire d'employer son loisir à aller en Espagne prévenir l'effet du zèle de ces peuples en faveur de Pompée, & empêcher que son armée ne s'y augmenta, & n'entreprit quelque chose contre les Gaules ou l'Italie. Tel est l'exposé que César nous done de sa conduite & de ses motifs. Mais je vais démontrer l'infidélité de son récit & son incapacité ordinaire par l'examen de ce qu'il fit alors, & des circonstances où il était. Premiérement, il est faux que l'Italie fut aussi dépourvue de vaisseaux qu'il veut le faire entendre, puisqu'il y en trouva assez pour aussitôt transporter une légion en Sardaigne; secondement, ce n'était pas une si longue afaire qu'il le dit de faire venir

à Brindes des vaiſſeaux du détroit de Sicile, de la marche d'Ancone ou des Gaules. S'il avait ſujet d'appréhender que les vents ne lui en aménaſſent pas aſſez promptement une quantité ſuffiſante de quelqu'un de ces lieux-ci, que ne s'en feſait-il voiturer par terre de toutes les côtes de l'Italie : Comme entr'autres exemples, lorſque Trajan fit tranſporter par terre juſqu'à l'Euphrate une flote qu'il avait devant la ville de Niſibe dans le Diarbeck. Mais ſuppoſons, contre toute vraiſemblance, qu'il n'eut pas été poſſible à Céſar de faire venir en aucune maniere avec célérité des vaiſſeaux de nul côté; je dis qu'il devait auſſitôt en conſtruire à Durazzo, qu'il était dans des circonſtances à l'exécuter avec toute la promptitude poſſible parce qu'il avait trente-ſix-mille hommes oiſifs, & qu'il ſe trouvait placé dans l'en-

droit de la méditérranée qui abondait le plus en toutes les perſonnes & choſes néceſſaires pour la conſtruction, l'équipement & la conduite des vaiſſeaux, & enfin parce que cent-trente navires de charge lui ſuffiſaient pour tranſporter en deux fois ſon armée en Albanie dans le ſeul eſpace de quelques jours. Voici donc tous les prétextes dont Céſar couvre ſa faute pleinement refutés par eux-mêmes.

Dès que les peuples de Sardaigne apprirent que Céſar envoyait contre eux une légion, ſans atendre qu'elle fut ſeulement ſortie de l'Italie, ils chaſſerent de leur iſle leur comandant pour la recevoir. Caton, ce républicain ſi zélé, comandait en Sicile; il avait pour la défendre des troupes & des vaiſſeaux; néanmoins pourtant il prit la fuite, & abandona cette iſle auſſitôt qu'il

eut appris que trois légions de César venaient d'y descendre. Que le lecteur juge de tous les adversaires de César par cette action de Caton le plus redoutable de tous ceux qu'il a eu. C'est après qu'il se fut ainsi soumis l'Italie, la Sicile & la Sardaigne sans l'opposition d'un seul ennemi qu'il crut devoir différer la poursuite de Pompée pour aller en Espagne. Son motif était, dit-il, d'empêcher que les troupes qu'il avait dans ce pays ne s'y fortifiassent, & n'ataquassent, en son absence, la Gaule & l'Italie. Ce motif, s'il est vrai, n'était nullement raisoné, & n'avait pas le moindre fondement. J'ai démontré ci-dessus que César avait toute la possibilité & même la facilité désirable de continuer la poursuite de son ennemi; conséquemment, il n'y avait pas de raison de sa part d'interrompre

le cours rapide de ses succès si aisés pour aller prévenir la guerre très incertaine qu'on pouvait lui préparer dans une seule province éloignée & isolée de toute autre : secondement, s'il avait sujet d'appréhender que les garnisons de l'Espagne n'entreprissent quelque expédition dans la Gaule ; ce n'était pas en allant aussitôt combatre ces troupes qu'il devait y obvier, car il ne pouvait rien faire de plus déplacé ; il lui suffisait de faire saisir les passages des Pyrénées par une partie des troupes qu'il tenait dans les Gaules : cette simple précaution remplissait les deux objets nécessaires, dont le premier était de fermer à l'armée d'Espagne la sortie de ce pays, le second de s'y en assurer une entrée facile. Mais César ne pensa pas à cette précaution qui lui était encore plus impor-

tante à cause de la résolution qu'il avait prise d'entrer incessamment en Espagne. Afranius qui y était lieutenant de Pompée profita de cette négligence en s'emparant des passages.

Cependant César, ayant placé son armée en quartiers dans les villes voisines de Brindes, partit pour l'Espagne. Les passages mal occupés ou mal défendus furent forcés à son premier éfort : & aussitôt il marcha avec quarante-huit-mille hommes pour joindre Afranius qui était campé proche Lérida. Dès que César l'eut joint il lui présenta bataille : Afranius, pour la recevoir, se rangea sur le milieu d'une colline où il était posté. Cette position avantageuse & cette façon de faire déterminée firent retirer César ; il s'alla camper à quatre-cents pas du pié de cette colline & il s'y

retrancha. Entre la ville de Lérida & la colline ou Afranius était campé, il y avait une plaine d'environ trois-cents pas, & à peu près au milieu de cet espace était une petite hauteur par laquelle, s'il s'en emparait & qu'il la fortifia, César pensait pouvoir ôter aux ennemis la communication avec la ville & l'usage du pont : dans cette espérance il fait sortir trois légions de son camp, les range en bataille dans un lieu convenable, & fait courir les premies rangs d'une d'elles pour occuper cette hauteur. Afranius s'étant aperçu de l'intention, comande aussitôt les cohortes qui étaient de garde à la tête de son camp, & les envoie par un plus court chemin s'emparer du poste : par conséquent, celles-ci y arivant les premieres, les soldats de César, quoique combatus par un nombre

inférieur, furent repouſſés & forcés de rejoindre leur légion; mais celle qui était à l'aile de ces premiers rangs détachés éfrayée de leur fuite abandona ſa place, & ſe retira ſur un côteau voiſin. Céſar voyant alors preſque tous les ſiens dans le trouble, au lieu de ceſſer cette action dont l'objet était manqué & perdu, & de faire uniquement ſa retraite, marche avec une légion contre ceux qui pourſuivaient une partie de ſes troupes: il a le bonheur de les repouſſer, & l'imprudence de les pourſuivre juſqu'au pié de la colline ſur laquelle la ville était aſſiſe; & qui plus eſt par un endroit dont la largeur ne pouvait contenir que trois cohortes rangées en bataille: ce qui fit que lorſqu'il voulut ſe retirer, ſa légion fut pourſuivie à ſon tour par les ennemis qui lui lançaient leurs traits avec tout l'avantage poſ-

fible. Céfar dans ce défilé avait un moyen de retraite auffi facile que sûr ; c'était de difpofer les fept cohortes de fa légion qui étaient en arriere de façon à procurer le paffage à la marche rétrograde des trois premieres, & de toujours ainfi alternativement faire front à l'ennemi, & battre en retraite jufqu'à-ce qu'il eut dégagé ces fix-mille hommes, & qu'il leur eut fait gagner la plaine. Au lieu d'en agir de la forte, il laiffa cette légion fous les coups de l'ennemi durant cinq heures confécutives, fans pouvoir imaginer aucun moyen de l'en retirer : cependant il en avait à choifir, puifqu'à environ un demi-quart de lieue de là il avait quarante-deux-mille hommes qu'il laiffa pendant tout ce temps fpectateurs inutiles de cette tuerie. Il n'y eut que le manque de traits qui

put faire penser César : encore ne lui suggéra-t-il que l'expédient le plus incertain & le plus dangereux ; c'était de faire mettre à ses soldats l'épée à la main, & de les faire monter cette colline sous les traits de l'ennemi afin de choquer ces troupes qui devaient toujours avoir pour elles l'élévation du terrain. C'était la plus grande faute que César ici pouvait faire, puisque par-là il ajoutait toutes les difficultés possibles à son ataque & à sa retraite : néanmoins cela lui réussit ; il chassa les ennemis sous les murs de la ville, & se retira du mauvais pas. Mais ce bon succès, vraisemblablement, ne fut pas l'effet de cette maniere de faire ; il fut celui de la mauvaise discipline des soldats d'Afranius, qui comme nous l'apprend César, avaient contracté ; dans leurs longues guerres avec les

différents peuples de l'Espagne, l'habitude de ne pas garder leurs rangs; de reculer, & de se retirer lorsqu'ils étaient pressés. Toute la façon d'agir de César est blamable; soit dans l'afaire du poste, soit dans celle qui la suivit. S'il avait eu quelques connaissances dans la science militaire, aurait-il entrepris de s'emparer d'une position très-importante sans aucune précaution & sans aucune manœuvre préalables qui pussent lui assurer sa réussite? faute de moyens d'en agir ainsi n'aurait-il pas au moins choisi la nuit comme le seul temps propre à son entreprise? l'aurait-il faite ainsi à la vue de son ennemi, tandis qu'il pouvait être si facilement prévenu sur son objet? & pour enlever en plein jour ce poste qui était plus à la portée de son ennemi aurait-il envoyé à pié de l'infanterie légion-

naire, tandis qu'il pouvait la faire porter si rapidement en la mettant en croupe derriere des cavaliers? lorsqu'il aperçut le mauvais succès des siens n'aurait-il pas disposé les les trois légions dont j'ai parlé ci-dessus de maniere à procurer une prompte retraite à ses combatans? cette faute fut cause que ceux-ci furent poursuivis rudement, & que les trois légions rangées en bataille, inquiétes de leur mauvaise ordonnance, & troublées par la déroute des leurs, se débanderent en partie. Enfin lorsqu'il fut parvenu à repousser l'ennemi, aurait-il laissé les siens s'emporter à la poursuite au point de s'engager dans un défilé au pié d'une colline? & lorsqu'il les vit arrêtés dans cet endroit dangereux, ne devait-il pas les en faire sortir aussitôt en protégeant leur retraite, puisque pour cela

faire, il avait dans ce même défilé plus des deux tiers de sa légion, & qu'à un demi-quart de lieue de là il avait son armée dont rien ne l'empêchait de tirer les secours les plus nombreux s'ils lui eussent été nécessaires? Enfin, pour achever en un mot de tout dire, avec plusieurs moyens puissans de faire une retraite aussi sûre que facile serait-il resté dans un défilé si dangereux, & s'y serait-il laissé batre pendant cinq heures continues, aurait-il terminé ce combat si couteux & si inutile pour lui par une ataque dont la réussite si incertaine devait le lui être tout autant?

Deux jours après ce mauvais succès, il survint à César un très-petit accident auquel il ne sut pas se rendre supérieur, & qui même aurait causé sa perte si Afranius avait eu le talent, ou seulement l'atten-

tion d'en profiter ; voici ce que c'était : César avait son camp dans une plaine de dix lieues au nord de Lérida entre le Cinga & la Segre, avec deux ponts sur celle-ci. Ces deux rivieres ayant eu en même temps un débordement très-subit & très-grand, les deux ponts furent emportés, & César se crut enfermé : car voila les propres mots dont il en parle lui-même. » *On ne* » *pouvait plus*, dit-il, *passer ni l'une* » *ni l'autre de ces rivieres, parce que* » *la rapidité, la profondeur de leurs* » *eaux, & les gardes ennemies qui* » *étaient placées sur l'autre bord s'op-* » *posaient à ce qu'on en refit les* » *ponts. Ces mêmes obstacles empê-* » *chaient les villes du parti de Cé-* » *sar de lui envoyer des vivres, ses* » *fourageurs surpris de le rejoindre,* » *& les convois d'Italie & des Gau-* » *les de parvenir jusqu'à lui. De*

» *plus il manquait totalement de vi-*
» *vres, & il n'en pouvait trouver*
» *qu'au delà de l'une ou de l'autre*
» *riviere. Le boiſſeau de blé ſe vendait*
» *dans ſon camp cinquante déniers*
» *Romains.* (*) *Toutes ces choſes fe-*
» *ſaient qu'on s'efforçait de refaire les*
» *ponts : mais c'était toujours en*
» *vain.* « Tel eſt le récit de Céſar. Peut-on, ſans indignation, le voir ainſi, preſſé par les dangers les plus extrêmes, atendre & ne tenter ſeulement pour s'en garantir que la reſſource où il y avait le plus de difficultés, de péril & de lenteur; qui était de conſtruire un pont. Certainement il lui était utile d'en faire

(*) C'eſt-à-dire trente-un franc cinq ſous : & il faut encore remarquer que le boiſſeau romain ne peſait que quatorze de nos livres.

faire ; mais il y avait de l'abſurdité d'atendre que la conſtruction en fut faite pour aller au delà de l'eau chercher des vivres, tandis que ſon armée ſe mourait de faim ; pour y aller protéger ſes fourageurs & ſes convois, tandis qu'ils étaient on ne peut pas plus expoſés à être enlevés : c'eſt néanmoins ce qu'il fit. Il ignorait donc l'uſage des radeaux, puiſque par ce moyen il pouvait dans un ſeul moment ſe dégager des dangers preſſants où il était. Les hiſtoires ancienes & modernes nous font conaître pluſieurs exemples comme quoi l'on peut ainſi faire paſſer une riviere à une armée, même contre les plus grands éforts de celle d'un ennemi. Cette conduite ſi inhabile, & l'extrêmité où elle le réduiſait lui donerent une telle aparence de défaite qu'un grand nombre de perſones qui,

pour atendre l'événement, avaient jusques là gardé la neutralité se déclarerent alors pour Pompée. Mais la supériorité de ce parti ne dura qu'autant que le débordement de riviere qui l'avait occasionée.

César après avoir perdu son temps à faire construire des bateaux, les fit transporter à sept lieues de son camp, distance à laquelle Afranius ne fesait pas garder en aucune maniere la Segre, malgré la grande importance du moment, & le nombre superflu de ses troupes. César y fit passer son détachement ; & après l'avoir logé & fortifié sur une colline attenante au rivage, il le fit joindre par une légion avec laquelle encore il fut deux jours à faire son pont. Malgré toutes ces lenteurs Afranius ne s'aperçut de rien : ce qui fit que ses fourageurs furent surpris & batus.

Dès que les peuples de l'Espagne furent instruits que César avait refait un pont sur la Segre, cinq nations circonvoisines de Lérida & plusieurs autres plus éloignées lui députerent pour se soumettre, & sur sa demande elles lui fournirent aussitôt des vivres. Cependant la mal-adresse que César avait eue de ne pouvoir établir son pont qu'à sept lieues de son camp le mit dans la nécessité de faire faire un gué plus proche, pour favoriser les courses de sa cavalerie contre les fourageurs ennemis. Ce nouvel expédient & la défection de quantité de peuples firent craindre à Afranius la disete totale qui peu de jours auparavant avait mis César en danger. C'est pourquoi, dès qu'il reconut que celui-ci s'était fait un gué, il leva le camp pour retirer son armée à *Octogese* ville de l'Aragon

ſituée ſur l'Ebre, laiſſant Lérida avec deux ſeules cohortes Eſpagnoles. Céſar nous marque que tout ce qu'il avait à faire dans ce moment contre Afranius était d'envoyer après lui la cavalerie, parceque, dit-il, la hauteur de l'eau ne permetait pas encore de faire paſſer de l'infanterie par le gué. Cependant je ferai obſerver qu'aucun ennemi ne feſant obſtacle ſur l'autre bord, ſon gué était pratiquable auſſi pour l'infanterie puiſqu'il nous apprend, quelques lignes au deſſus, qu'elle ne pouvait y avoir de l'eau que juſqu'à la poitrine. Certainement, avec cela les précautions ordinaires lui donaient pour ſon paſſage toute la ſûreté requiſe : donc ici Céſar, en alléguant ce motif de prudence, couvre encore très-évidemment d'un faux prétexte la faute qu'il fit de ne pas faire

paſſer le gué à la plus grande partie de ſon infanterie auſſitôt après qu'Afranius ſe fut retiré au delà de cette riviere. La mal-adreſſe de cette conduite était ſi palpable que les ſoldats même en murmurerent, & s'en plaignirent ouvertement. Ce ne fut que par leurs inſtances que Céſar ſe décida à leur faire paſſer la riviere. Il laiſſa à la garde de ſon camp, avec une légion, ceux qui, ſelon lui, ne paraiſſaient ni aſſez robuſtes ni aſſez déterminés; & après avoir placé des chevaux de charge au deſſus & au deſſous de ſon gué, ſelon l'uſage, il traverſa la Segre de cette maniere, ſans perdre, dit-il, un ſeul homme: ce qui eſt bien facile à croire. Dès qu'Afranius vit ſon ennemi venir à lui, il ſe rangea en bataille ſur des hauteurs. A ce mouvement, Céſar s'arrêta dans la plaine. Bientôt Afra-

nius ſe remit en marche: mais le mauvais ordre qu'il y tint dona lieu à Céſar de le retarder, & de le faire camper plus proche qu'il n'avait réſolu. Vers le milieu de la nuit il décampa ſecrétement; mais preſqu'auſſitôt il rentra dans ſon camp, ſur ce qu'il apprit que Céſar avait été inſtruit de ſon départ, & qu'il ſe préparait à le ſuivre. Lorſque le jour parut il envoya pour reconaître la route *d'Octogeſe*: Céſar en fit autant. On leur raporta à l'un & à l'autre qu'après avoir traverſé une plaine de cinq milles, on trouvait des lieux rudes & montueux. Sur ce raport, chacun de ces deux Généraux réſolut de ſe mettre en marche le lendemain dès la pointe du jour. Pour tâcher de prévenir ſon ennemi, Céſar prit un détour qui trompa Afranius & par lequel il le ſurprit, & dé-

passa son armée. Dès qu'Afranius s'en aperçut il décampa aussitôt, croyant pouvoir encore dévancer César : mais celui-ci, pour l'arrêter, avait eû l'attention de le faire suivre par sa cavalerie. César, au sortir des lieux difficiles qui avaient caché sa marche, descendit dans une plaine dans laquelle il se rangea en bataille vis-à-vis l'endroit par où l'ennemi devait déboucher. Alors Afranius, embarassé de l'avoir en face & à dos, s'arrêta sur une colline, d'où il détacha quatre cohortes d'infanterie Espagnole, pour aller en courant s'emparer d'une haute montagne qui était à la vue des deux armées : aussitôt le poste saisi, il se proposait de s'y rendre avec la siene, &, changeant de route, de marcher à *Octogese* par les hauteurs ; mais ces quatres cohortes, qu'il n'avait pas fait couvrir, furent

coupées par la cavalerie ennemie, & taillées en piéce jufqu'au dernier homme, fans qu'il ôfat y porter du fecour. Cet événement jeta dans le découragement le plus extrême les troupes d'Afranius, parce que par-là elles fe trouvaient envelopées par la cavalerie & toute l'armée de Céfar dans un pays plat & découvert, & que la colline où elles pouvaient être retenues manquait d'eau. Céfar convient qu'il avait dans cette conjoncture une occafion très-favorable pour ataquer Afranius, & qu'il en était follicité avec les plus fortes inftances par tous fes officiers & même fes foldats: mais il dit que, pour épargner le fang de fes compatriotes, il ne voulut pas ufer de cet avantage, parce qu'il efpérait réduire fon ennemi par le défaut de vivres; qu'en conféquence, pour raffurer les trou-

pes d'Afranius, il se retira un peu de la position qu'il avait prise : ce qui donna à ce lieutenant de Pompée la facilité de retourner dans son camp. Rien ne se contrarie plus que la conduite que tint ici César avec ce qu'il prétend en avoir été les motifs. S'il avait eu réellement alors le projet de réduire Afranius par la disete, ne l'aurait-il pas exécuté aussitôt qu'il l'eut enfermé sur une colline, qui en outre manquait d'eau ? Il allègue pour prétexte qu'il voulait ménager le sang ; mais ou pouvait-il être moins exposé à la nécessité d'en faire verser que dans cet endroit au delà duquel l'ennemi bloqué ne pouvait le venir ataquer qu'avec tout le désavantage possible ? Il devait présumer, l'événement justifie ce que je dis, qu'un ennemi si inhabile & si découragé que l'était l'armée d'Afranius n'é-

tait pas capable d'une telle résolution, & céderait certainement au double danger qui le pressait : tandis qu'au contraire s'il le laissait échaper il avait à craindre qu'il ne profita des moyens de retraite qu'il lui fournissait pour lui livrer bataille plus avantageusement, ou au moins pour manœuvrer contre lui. Mais César n'était pas un homme à prévoir ce que je dis là, ni Afranius à l'exécuter. Dès que celui-ci se vit dégagé par le faux mouvement de son adversaire, il retourna tout uniment dans son camp, quoiqu'il eut le défaut d'être éloigné de l'eau : & César, après avoir laissé des gardes sur les hauteurs, & sur les chemins qui conduisaient à l'Ebre, revint camper auprès de lui. La frayeur empêcha la cavalerie d'Afranius de tenir la campagne, ce qui bientôt le laissa manquer de

vivres, d'eau & de fourage. La disete était telle que tous les jours un grand nombre de persones fuyait pour s'aller rendre à César. Cette extrêmité fit prendre à Afranius la faible résolution de retourner à Lérida. César le poursuivit dans sa retraite : mais quelle pitoyable retraite, & quel mérite done-t-elle à César? Afranius avait une très nombreuse cavalerie, qui bien loin de couvrir & de protéger sa marche, était si grandement épouvantée qu'il était obligé de la renfermer dans son centre, & de la couvrir ellemême : & ce Général avait assez peu de conaissances, non seulement pour ne pas disposer l'ordre de sa marche rélativement à son état, mais même pour ne pas prendre au moins la simple précaution de faire sa retraite pendant la nuit. Il n'avait guère fait plus d'une lieue

lorsque, trop pressé par la cavalerie de César, il s'avisa de gagner une haute montagne, d'y faire camper toute son armée; & d'en déloger aussitôt qu'il vit que César dupe de sa ruse, après avoir aussi campé, avait envoyé à l'instant toute sa cavalerie au fourage. Ce stratagême aurait eu assurément un bon effet, si en même temps il eut sût combiner un autre ordre de retraite contre la poursuite prochaine de la cavalerie ennemie; mais il marcha comme il avait fait d'abord. César le suivit avec ses légions, & commit la faute de ne faire rapeler sa cavalerie qu'à quatre heures du soir, tandis qu'Afranius avait décampé à midi: néanmoins cette cavalerie rateignit l'arriere-garde, & la maltraita beaucoup. Ce retardement fit approcher les légions de César, & dona à Afranius sujet de craindre

d'être chargé par toute l'armée. Comme il ignorait l'art de passer, contre les éforts d'un ennemi, d'un ordre de marche à un ordre de bataille, ainsi que celui d'ordoner mieux sa retraite, il fut nécessité de camper, & il n'eut le temps de pouvoir le faire que dans un lieu désavantageux & éloigné de l'eau. Cet accident offrait à la fois à César l'occasion & le moyen de réduire son ennemi par la disete; les ayant reconu alors, & non auparavant, il travailla à renfermer Afranius par un retranchement composé d'un rempart & d'un fossé. Pendant ce temps-là celui-ci, remis du trouble de sa marche, n'entreprit pas de la mieux exécuter, ni de prendre une meilleure position: bien loin de cela, il ne pensa à interrompre les ouvrages de César que lorsqu'une grande partie en était déja faite,

Pour lors feulement, un jour après midi, il rangea fes troupes à la tête de fon camp; Céfar lui préfenta les fienes à la diftance de cent toifes. Quoiqu'une occafion de combatre fut ce que Afranius pouvait le plus défirer, & que dans celle-ci il fut certain d'une retraite bien sûre en cas d'infortune; néanmoins il fe contenta d'avoir fait ceffer les travaux de Céfar pendant cette demi-journée: le lendemain il les laiffa continuer, & ne s'occupa qu'à faire chercher un gué pour paffer la Segre. Son deffein ayant été reconu, Céfar envoya au delà de la riviere de l'infanterie légère & une partie de fa cavalerie. Cette difficulté oppofée à fa retraite, la crainte de combatre & la difete de fon camp embarafferent Afranius de telle forte que fe croyant fans aucune reffource, quoiqu'avec une armée de

plus de soixante-dix-mille hommes, il s'avoua vaincu, & qu'il vint implorer la pitié de César. La conduite de ce lieutenant de Pompée fit que non seulement son armée se rendit, mais que tous les différens peuples de l'Espagne voulurent aussitôt se ranger du parti de César : quoiqu'il fut à peine entré dans leur vaste contrée, qu'il n'eut ataqué aucune de leurs places, qu'ils eussent d'autres troupes pour les défendre, & pour au moins arrêter leur ennemi en atendant de nouveles forces.



LIVRE TROISIEME.

DE LA GUERRE CIVILE.

Passage de César en Grece. La nouvele de son débarquement met toute l'Epire dans son parti. Les hasards qui seuls lui avait procuré le succès de son passage favorisent de même celui d'Antoine & leur jonction. César, quoique n'ayant pas de flote, pense que le meilleur usage qu'il puisse faire de la réunion de ses forces est de bloquer Pompée par une contre-vallation de six lieues, & de le séparer ainsi de Durazzo par terre : tandis que celui-ci étant campé sur le bord de la mer avait une communication libre avec ses flotes & conséquemment avec Durazzo. César perd quatre mois à suivre cette entreprise

ridicule : & encore alors ne la dis-continua-t-il que pour avoir été batu deux fois en un seul jour ; ce qui, contre toutes raisons, lui fit faire sa retraite en Thessalie.

AU sortir de l'Espagne, César alla rejoindre l'armée qu'il avait chargée du siége de Marseille ; mais il n'ariva que pour recevoir les soumissions de cette ville qui avait été réduite par son Lieutenant C. Trébonius. Cette afaire terminée le fit enfin partir pour Brindes où il avait fait venir douze légions & toute sa cavalerie, pour les embarquer en même temps avec lui. Mais quoiqu'il se fut doné dix mois pour se procurer le nombre de vaisseaux nécessaire à cet embarquement, il ne s'en trouva, au moment de s'en servir, que pour placer à l'étroit vingt-mille fantassins & six-cents ca-

valiers. (*) Néanmoins il voulut ſe mettre auſſitôt en mer avec cette ſeule partie de ſon armée. Certainement jamais activité ne fut ſi déplacée : il ne s'agiſſait plus alors, comme dix mois auparavant, de faire une traverſée qui ne pouvait pas lui être diſputée, & d'aller en Albanie pour pourſuivre une armée qui était en proie à la terreur la plus panique ; il n'ignorait pas que pendant ce laps de temps cette armée avait eu le loiſir de ſe raſſu-

(*) Céſar avoue expreſſément que ce manque de vaiſſeaux fut la ſeule choſe qui l'empêcha de terminer la guerre avec célérité : & je prouve dans ce livre-ci & dans le précédent que ce ne fut que par ſa faute que les vaiſſeaux lui manquerent dans cette circonſtance.

rer, & Pompée celui de l'augmenter beaucoup & de la former : il avait été encore inſtruit que toutes les côtes de la Méditerranée & les isles de l'Archipel avaient contribué à compoſer une flote à ſon ennemi, & qu'elle était diſpoſée ſur tous les lieux où il avait à diriger ſa deſcente. Les choſes étant de la ſorte, Céſar pouvait-il donc penſer que, dans les circonſtances où était le parti de Pompée, on aurait la négligence de tenir cette flote ſi nombreuſe renfermée dans des ports ? n'était-il pas raiſonable qu'il préſumat qu'une bonne partie ferait miſe en croiſiere pour l'atendre au paſſage & l'y ataquer ? en conſéquence, n'était-ce pas commettre la plus grande faute que de s'expoſer ainſi en mer contre des forces ſi ſupérieures avec ſeulement la moi-

tié des ſienes, (*) & n'ayant que douze galeres de conſerve dont encore il n'y en avait que quatre couvertes? de plus, quand il aurait eu ſujet d'eſpérer pouvoir dérober ſon premier tranſport à un ennemi qui était en état de couvrir la mer de ſes vaiſſeaux, pouvait-il donc avoir la même eſpérance pour le ſuivant? très-certainement non, & par conſéquent il n'avait rien de ſi important que d'éviter le danger d'être réduit à ne pouvoir faire agir contre ſon adverſaire que la moitié de l'armée qu'il y avait deſtinée. D'ail-

(*) Ces vingt-mille hommes & ces ſix-cents cavaliers dont j'ai parlé un peu au-deſſus feſaient la moitié des douze légions & de toute la cavalerie que Céſar avait à Brindes: les maladies les avoient réduites à ce point.

leurs, quand même les circonſtances où il ſe trouvait alors n'euſſent pas exigé qu'il eut une flote capable de tranſporter sûrement ſon armée en une ſeule fois ; encore aurait-il dû, pour ſon départ, en atendre une, afin de s'aſſurer une communication avec l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, la Sicile, la Sardaigne & en un mot tous les pays maritimes qui compoſaient ſon parti. Sur tout cela, Céſar ne fit rien de ce qu'il avait à faire, & pourtant il n'en réuſſit pas moins : car quoiqu'il fit ſon trajet & ſa deſcente dans l'endroit le mieux gardé des croiſieres de ſes ennemis, il n'en rencontra pas un ſeul. Il faut, en outre, obſerver qu'il choiſit pour le lieu de ſa deſcente celui aux environs duquel il y avait le plus de ports & de places fortes ; c'était à une petite diſtance d'Orco. Il ne pouvait, ſur cet objet,

rien faire de plus mal, ni s'y conduire d'une maniere plus hazardeuse : car par-là il ajoutait aux périls de son trajet, & à ceux qui menaçaient ses convois celui encore de ne pouvoir pas bien s'établir sur la côte avant l'arivée de Pompée qui n'était qu'en Macédoine. Enfin il avait encore fait la faute de ne porter aucune provision de vivres dans un pays qu'il devait supposer avoir été dépourvu presque entiérement par les précautions de Pompée, & par le long séjour que ses troupes y avaient fait : c'est de cette sorte que César descendit en Epire. Le même jour il alla pour assiéger Orco ; mais les habitans & la garnison de cette ville se révolterent en sa faveur contre leur comandant, & lui ouvrirent leurs portes. Erisso, devant lequel il s'alla ensuite présenter, l'ayant traité aussi

favorablement ; toutes les villes d'alentour & bientôt toute l'Epire ſuivant ce lâche exemple députerent pour recevoir ſes ordres. Lors de la défection d'Orco & d'Eriſſo Pompée était en Macédoine. Cet événement lui donant à craindre de perdre de même Durazzo, il fit marcher nuit & jour pour y ariver. Mais pendant cette marche, une fauſſe nouvele de l'aproche de Céſar inſpira un tel éfroi à ſes troupes que preſque toutes, pour mieux fuir, laiſſerent leurs drapeaux dans l'Epire, & que beaucoup même jeterent leurs armes : c'eſt dans cet état que Pompée ariva à Durazzo. Sur l'avis qu'on lui en dona, Céſar dit que ſe voyant prévenu il ralentit ſa marche, & penſa qu'il lui ſuffiſait de venir camper en deçà de l'Aſpro pour couvrir Eriſſo ; & d'atendre en cet endroit les reſ-

tés de son armée qui étaient en Italie. Telle est la fausse activité de César : on l'a vu, quelques jours auparavant, ne vouloir pas atendre le nombre de vaisseaux nécessaire pour embarquer toute son armée à la fois ; tandis qu'il avait à faire une descente qui, selon les plus fortes probabilités, devait lui être disputée par une flote infiniment plus nombreuse que la siene, & infiniment meilleure à tous égards ; tandis que supposé, contre toute vraisemblance, qu'il eut pu espérer de dérober le passage à l'ennemi, il ne pouvait pas avoir raisonablement la même espérance pour le retour de ses vaisseaux vuides, & le second transport de ses troupes ; tandis enfin que par conséquent il avait à craindre qu'on ne lui ferma la mer, & qu'ainsi avec une seule moitié de son armée il ne fut en-

velopé sur la côte de toutes les très-grandes forces de terre & de mer de Pompée. C'est après avoir hazardé cette entreprise sur mer élément qui fournit beaucoup moins de ressources à l'art de la guerre ; c'est lorsque la négligence & la lâcheté de ses ennemis l'y ont fait réussir, & qu'à la seule nouvele de son premier débarquement des villes & des provinces entiéres se sont soumises à lui ; c'est alors, dis-je, qu il ne pense qu'à l'occasion manquée de n'avoir pas pu prévenir Pompée à Durazzo, & qu'il ne pense pas à celle qu'il avait encore de joindre son ennemi avant qu'il eut ramassé toutes ses forces, & pendant que troublées par la plus grande terreur ses troupes étaient en déroute, puisque, comme je l'ai dit, presque toutes, pour rendre leur marche plus prompte, avaient

abandoné leurs drapeaux, & que beaucoup même avaient jeté leurs armes. Cette derniere faute de César n'eſt pourtant que celle d'un Général inſtruit telle que le fait ſa fauſſe réputation ; mais en voilà une que n'eut pas fait le ſoldat le plus ignorant : il y a tout proche l'entrée du port de Brindes une isle que Céſar n'eut pas la précaution de faire occuper ; Libon un des Lieutenans de Pompée alla s'y poſter avec une flote de cinquante voiles, & par-là ferma la mer aux troupes d'embarquement qui étaient reſtées à Brindes. Si Pompée eut ſecondé cette bonne fortune de ſon Lieutenant en le fourniſſant de toutes les ſubſiſtances & autres choſes qui pouvaient lui manquer dans ſon poſte, & qu'auſſitôt, raſſemblant ſes quartiers, il eut agi contre Céſar ; il eſt bien certain qu'il avait

tout l'avantage possible, que vraisemblablement il lui eut fait perdre tous les pays qui s'étaient donés à lui, & que bientôt il l'eut réduit à manquer de tout, & à combatre avec les forces les plus inégales. Au lieu de faire cela, il n'aida nullement Libon, qui faute d'eau fut contraint d'abandoner son poste : on voit donc par-tout que les plus grandes fautes de César sont de nul effet par l'incapacité encore plus grande de ses ennemis.

Quand César se fut arrêté sur l'Aspro, Pompée vint camper vis-à-vis de lui sur l'autre bord de cette riviere. Ici quel est le lecteur qui ne présume pas que ces deux adversaires, animé chacun par un intérêt si grand & si pressant, ne se sont mis dans une telle proximité que pour être dans la position d'attaquer leur ennemi : effectivement

ils avaient l'un & l'autre pour le faire des motifs également urgens. Il était de la plus grande nécessité pour Pompée d'arrêter les progrès de César sur la côte, parce qu'ils restreignaient les effets de ses forces maritimes qui dans ces circonstances fesaient son moyen principal : il devait outre cela chercher, je ne dis pas à le combatre, mais au moins à le séparer de quelques-unes de ses villes conquises, & à le réduire à un petit terrain. Cette conduite bien tenue eut été suffisante : César après en avoir soufert eut été obligé de combatre avec un nombre très inégal. Quant à César il devait saisir avec vivacité cette occasion d'ataquer son ennemi dans cet état le plus faible où il pouvait être par le nombre de ses troupes & la disposition des esprits ; car Pompée n'avait qu'une partie de son

armée, & elle était déja, comme je l'ai fait voir, à moitié défaite par la plus grande frayeur. D'ailleurs le ſuccès vraiſemblable de cette ataque pouvait de plus remplir à la fois les autres objets néceſſaires pour lui qui étaient de lui faire gagner quelques autres ports, & de gêner d'autant les courſes des flotes ennemies ſur cette mer ſi étroite dont il occupait tout le côté oppoſé. Voici ce que ces deux Généraux avaient à faire. D'après cela, quelle ſurpriſe n'a-t-on pas de voir ces deux hommes ſollicités par des motifs ſi preſſants ſe borner chacun à reſter campés vis à-vis l'un de l'autre, pour atendre le reſte de leur armée, & la fin de la mauvaiſe ſaiſon qui ne feſait que comencer. Les difficultés de l'hiver pouvaient-elles donc être des obſtacles pour Céſar & Pompée, dans les circonſtances où ils

ſe trouvaient-là ? & quel beſoin avaient-ils du reſte de leurs troupes, puis que ce qu'ils en avaient alors était relativement dans la même proportion où leurs armées devaient être étant entiéres ; & qu'il était très-ſuffiſant pour ce que j'ai dit qu'ils avaient à faire ? Céſar pourtant ne porta pas ſi loin que Pompée cette blamable inaction : il ſortit de ſon camp avec une légion pour s'aſſurer de quelques villes, & ſe faire doner du blé dont il manquait. Cependant pluſieurs mois s'étaient déja écoulés ſans qu'il eut reçu ſon ſecond embarquement. M. Antoine qui le comandait, éfrayé avec raiſon de le mettre en mer ſans aucune flote qui put le protéger ; le retardait toujour jusqu'à ce qu'enfin déterminé par l'ordre de Céſar il partit. Il n'aurait pas non plus rencontré au-

cune des escadres si nombreuses de l'ennemi si, forcé par le vent, il n'eut pas rangé de trop près Durazzo ; mais ayant été ainsi aperçu de ceux qui y étaient, on sortit les vaisseaux du port pour l'aller ataquer. La poursuite dura peu ; bientôt la fortune de César, par un changement de vent, brisa sur la côte les galeres sorties de Durazzo, & présenta un port aux vaisseaux d'Antoine, & pour comble de bonheur elle le fit recevoir dans Alessio place ennemie à une lieue de là où on le pourvut de tout ce qui lui était nécessaire.

Aussitôt son débarquement, M. Antoine dépêcha à César pour lui apprendre qu'il était arivé avec quatre légions & huit-cents cavaliers, & qu'il se mettait en marche pour venir à lui. Pompée reçut cet avis en même temps que

César. A cette nouvele, tous les deux décamperent : l'un pour faire sa jonction avec les troupes de son Lieutenant, l'autre pour l'empêcher. Pompée ayant l'avantage d'un chemin plus court, & de plus ayant marché à grandes journées aurait assurément prévenu cette jonction, s'il n'avait pas été trahi par des Grecs de son armée qui avertirent Antoine que l'ennemi bien posté l'atendait au passage. Antoine fit aussitôt instruire le Général de cet avis, & il se tint renfermé tout le jour dans son camp. Le lendemain César l'y joignit. Pompée voyant alors le coup manqué retira son armée proche *Asparagium* ville du territoire de Durazzo, où il se retrancha. César alors réunissant toutes ses troupes se proposait de les mettre en marche pour être à même, en s'avançant plus loin, de

s'atirer quelques provinces ; mais à peine avait-il cette idée que la Theſſalie, l'Etolie & une partie de la Macédoine vinrent s'offrir à lui. Sur cela, il détacha de ſon armée trois légions & demi & à peu près huit-cents chevaux pour les diſtribuer dans ces pays, & en chaſſer les garniſons de Pompée.

Céſar n'avait pas profité du ſéjour de ſes troupes ſur la côte pour leur faire fortifier les ports qu'il occupait ſelon leur beſoin. Cette négligence fut telle qu'elle inſpira au fils aîné de Pompée le projet de venir avec ſa flote prendre & brûler dans les ports d'Orco & d'Aleſſio les vaiſſeaux & les galeres qui y étaient : & ce qui prouve combien fut extrême la faute de Céſar, c'eſt que ce jeune homme, dans ces deux endroits, réuſſit dès le premier abord malgré la vigoureuſe réſiſtance des garniſons,

Cependant, César était venu proche *Asparagium* se camper auprès de Pompée. Le lendemain de son arivée il lui présenta bataille; mais ayant reconu qu'il n'était pas dans l'intention de l'accepter, le jour d'après il leva le camp, &, déguisant sa marche, il alla vers Durazzo la meilleure place de l'ennemi sur cette côte, celle où étaient tous ses vivres & tout son attirail de guerre. Pompée n'eût pas la circonspection de le deviner: &, lorsqu'on l'en eut averti, il commit la lenteur de ne pas décamper à l'instant; il différa au lendemain. Ce qui fit qu'il fut prévenu: car quoique César eut marché la plus grande partie de la nuit, il n'y ariva pourtant que le matin un seul moment avant Pompée. Celui-ci, voyant Durazzo fermé pour son armée de terre, alla la poster sur

une roche voisine au pied de laquelle était un port à la gauche de l'embouchure de l'Aspro : il y fit venir une partie de ses galeres, & il dona ordre à toutes les nations de son parti d'y envoyer des vivres. Enfin il se proposa de différer encore de combatre, & de demeurer quelque temps dans cette position. Cette intention de Pompée eut été très-favorable à un autre adversaire plus instruit que n'était César ; mais celui-ci, au contraire, s'en trouva très-embarassé parce qu'il manquait, dit-il, de vivres, que sa flote ne l'avait pas encore joint, & que Pompée avait un nombre de cavalerie trop supérieur au sien. Pour obvier à ces trois inconvéniens causés par ses fautes, comme je l'ai fait voir, César entreprit de fermer la campagne à Pompée ; pour cela faire, il se saisit de

toutes les hauteurs qui environaient le camp de son ennemi, il y fit élever des forts qu'il joignit ensemble, & fit de la sorte une contrevallation de six lieues. Pompée lui opposa une ligne semblable à laquelle il dona cinq lieues de circuit.

L'idée de César ne valait rien & son exécution aussi peu. Quand même, je suppose, il lui eut été utile de fermer la campagne à Pompée, il ne lui était nullement nécessaire de doner à tout le contour de ses lignes la protection des hauteurs qui couronaient la plaine ou lui & Pompée s'étaient campés; car dans ce cas il lui suffisait de faire un bon retranchement depuis le premier angle à la droite de son camp jusqu'à l'Aspro, en lui donant seulement plus ou moins d'obliquité selon les circonstances: par-là il dimiuuait la longueur de sa contre-vallation

de plus des trois quarts, & il augmentait d'autant ses forces. Qu'on ne m'objecte pas la difficulté qu'il eut pu trouver à s'établir dans une plaine ou Pompée pouvait faire agir une cavalerie si supérieure à la siene; car cette difficulté pouvait être évitée, & quand même cela eut engagé Pompée à lui opposer toute son armée; c'était ce qui pouvait lui ariver de plus avantageux, & ce qui repugnait le plus à son ennemi. Mais je ne m'arrêterai pas sur cette maniere de faire, parce qu'à tous égards elle n'était pas celle que César dut employer: il était ridicule à lui de vouloir enfermer par des lignes un ennemi qui par ses flotes avoit une communication assurée avec toutes les provinces de son parti comme avec Durazzo. La seule chose qu'il avait à faire était de s'écarter de Pompée, de l'atirer

à lui par quelque autre entreprise, pour tâcher de le séparer de la mer, & de le combatre. Au lieu de cet expédient, le seul raisonable, il persista toujours dans son dessein : bien-loin que la raison ou l'expérience lui en aient fait enfin reconaître la mal-adresse, au contraire il nous en vante dans ses mémoires la singularité. » C'*était*, nous dit-il, *une façon extraordinaire de* » *faire la guerre tant par le grand* » *nombre de forts, par la vaste* » *étendue des lignes que par les vuës* » *que César avait en tout cela. Car* » *la coûtume est de n'investir un en-* » *nemi que quand il est inférieur en* » *nombre, qu'il est troublé par quel-* » *que perte, ou qu'on veut l'afamer;* » *mais ici*, continue-t-il, *César in-* » *vestissait une armée plus nombreuse* » *que la siene, qui n'avait reçu au-* » *cune perte, & qui était dans une*

» *abondance assurée de toutes choses ;*
» *tandis que lui assiégeant manquait*
» *au contraire de vivres, & que*
» *tous les pays des environs & même*
» *au loin se trouvaient épuisés.* «

C'est ainsi que César s'admire dans ses plus grandes fautes. Il n'a pas même le mérite d'avoir fait celle-ci avec régularité : car ayant fortifié d'un double rempart l'extrêmité de sa contre-vallation qui touchait à la mer, il négligea de le fermer & de le joindre par une ligne de communication. Pompée instruit du défaut de cet endroit y envoya des troupes par mer & par terre. Les premieres descendirent dans l'ouverture des lignes, & les autres ataquerent celle du déhors. Bientôt ce quartier de César trop pressé abandona ses deux remparts aux ennemis qui chasserent avec un grand carnage toutes les troupes envoyées

au fecour : & déja ils s'approchaient du quartier fuivant, lorfque M. Antoine furvenant avec douze cohortes les arrêta, & remit les fuyards de leur déroute. Après cette perte Céfar établit un camp à l'endroit où l'ennemi avait reculé fa ligne : & Pompée profitant de fon exploit fit camper les troupes qu'il avait amenées, dans le lieu dont il venait de s'emparer. Il en détacha une légion pour aller fe faifir à cinq-cents pas delà d'un camp qu'il avait abandoné quelques jours auparavant. Ce camp avait quelques particularités qu'il faut obferver pour l'intelligence de ce qui fuit ; il n'avait été primitivement conftruit que pour une légion. Pompée voulant y en loger plufieurs, fit faire un fecond camp autour de ce premier. Ce qui fit que celui-ci fut pour l'autre une efpece de citadelle. De plus, pour couvrir le

chemin jusqu'à la riviere, qui était de quatre-cents pas, il avait fait élever un retranchement qu'il avait conduit depuis l'angle gauche du camp jusqu'au rivage.

César ayant reçu avis qu'il n'était entré qu'une légion dans ce camp, il se flata qu'en allant l'ataquer avec trois il pourait l'accabler avant que Pompée survint pour la secourir. Ce n'était pas penser que de présumer un tel succès, pour beaucoup de raison : premiérement, parce que ce camp, nous dit-il, était très fortifié ; secondement, parce qu'il n'était qu'à cinq-cents pas de celui de Pompée ; enfin, ce qui est encore plus décisif, parce que supposé qu'il présuma emporter d'un seul coup de main le premier retranchement, il avait encore, après celà, à ataquer cette légion dans un fort fait pour son

nombre, ou par conféquent elle devait faire mille fois plus de réfiftance qu'il n'en falait pour doner le temps à Pompée de venir la fecourir, & de furprendre les trois légions de Céfar engagées entre deux ennemis & deux retranchemens. Céfar exécuta cette entreprife auffi mal qu'il l'avait conçue ; car, en partant pour l'ataque, il eut la négligence de ne pas faire inftruire de la pofition de ce camp l'aile qu'il envoyait contre l'endroit le plus proche de la riviere : ce qui fit que ces troupes croyant que le retranchement dont j'ai parlé fefoit une partie de ce côté du camp ; elles perdirent du temps à le fuivre, jufqu'à ce que voyant que perfone ne fe préfentait pour le défendre elles le franchirent, & toute leur cavalerie les fuivit. Cependant, Céfar avec fa feule aile gauche emporta

avec toute la promptitude possible le retranchement du premier camp, & ensuite celui du second où il n'y eut quelques soldats qui lui firent résistance. Malgré cette facilité, cette rapidité inespérables, Pompée instruit de ce qui se passait, survint au secour avec une légion & sa cavalerie, & quoiqu'il perdit aussi du temps à hésiter, craignant une embuscade parce qu'il avait vu une partie des siens s'échaper du camp, néanmoins dès qu'il dona, sa légion investie encouragée commença à résister, & même à ataquer l'aile que comandait César : l'autre était encore arrêtée au retranchement qui l'avait trompée. Alors ses trois légions, se voyant coupées & sur le point d'être enveloppées, prirent la fuite. Elles auraient été taillées en piece, nous dit César lui-même, si Pompée, sans se défier

d'une embuſcade, les eut ataquées bruſquement, & ſi ſa cavalerie, dans la pourſuite, n'eut été arrêtée aux paſſages. Ainſi Céſar, dans un ſeul jour, fut batu deux fois : dans la premiere, il perdit une partie importante de ſes retranchemens ; & dans la ſeconde, il fallit périr avec trois légions & ſa cavalerie. Les fautes de cette journée détacherent pluſieurs villes de ſon parti, & le forçant de ſe déſiſter de ſon plan, il ſe retira en Theſſalie pour s'y joindre à Domitius; en cela, ſes eſpérances étaient, nous dit-il, d'éloigner Pompée de Durazzo & de tous ces parages, en l'engageant à le ſuivre ; ou d'aller ſe fortifier des troupes de Domitius pour venir par l'Illyrie au ſecour de l'Italie, ſi Pompée y deſcendait ; ou enfin de ſe tourner contre l'armée de Scipion en Macédoi-

ne pour y atirer Pompée, si celui-ci, ataquant Orco & Apollonie, entreprenait ainsi de lui ôter communication avec cette côte. César, ici, se trompait très grandement, & sur la nécessité ou il pensait être de faire sa retraite en Thessalie, & sur toutes les choses qu'il considérait dans cette retraite. Tout, au contraire, exigeait qu'il restat dans l'Albanie; car en y retenant, par-là, son ennemi qui avait à défendre Durazzo sa seule place sur ces côtes, il se garantissait de la disete que lui avait causé son manque de conduite: puisque Pompée, ayant à couvrir Durazzo, ne pouvait pas lui enlever les convois de tous les ports méridionaux ni ceux de deux provinces entieres, l'Epire & l'Etolie, dont ce voisinage lui assurait la possession & les vivres: aulieu qu'en s'éloignant ainsi

ſi des côtes Céſar abandonait à Pompée non ſeulement ſes convois de toutes eſpeces ; mais même ſes places & les ports qui étaient ſi néceſſaires à la flote qu'il atendait. Y avait-il de la raiſon de vouloir ſe procurer par tant de pertes la jonction inutile de ſes troupes avec celles de Domitius ? par quel motif judicieux plaçait-il donc de la ſorte ſon ennemi & un ennemi ſi puiſſant entre lui & tous les peuples de ſon parti ? Pourquoi penſait-il à aller ſecourir l'Italie puiſqu'en tenant tête à ſon adverſaire il pouvait empêcher qu'elle ne fut ataquée ? Comment pouvait-il préſumer qu'en marchant contre Scipion il ferait lâcher priſe à Pompée, & s'en ferait ſuivre ? L'armée de Scipion étant, comme Céſar nous le dit lui même, *une grande armée* ; il devait croire que ſi Scipion,

quoique encore secondé par la nature du pays qu'il occupait, n'avait pas pourtant le talent de tenir avec lui l'offensive, ou moins auroit-il celui de l'arrêter jusqu'à ce que Pompée, après lui avoir enlevé ses places & ses ports, vînt se réunir à Scipion pour l'envelcper.

FIN.



